

sic  
settimana  
internazionale  
della critica



Contact presse

*Audrey Grimaud*

06 72 67 72 78

[contact@agencevaleurabsolue.com](mailto:contact@agencevaleurabsolue.com)



AGENCE VALEUR ABSOLUE

*"Une fenêtre lumineuse sur  
un territoire de cinéma rarement exploré"*

**TÉLÉRAMA**

*"Cotton Queen réinterroge  
un enjeu crucial des luttes féministes"*

**CAHIERS DU CINÉMA**

*"Lumineux"*

**POSITIF**

*"Autant un conte féministe qu'un cri de rage  
contre la colonisation libérale"*

**FRANCE INFO**

*"Film-manifeste d'un cinéma soudanais renaissant"*

**LES INROCKUPTIBLES**

*"Un cri de résistance"*

**LE MONDE**

*"Une allégorie ouvrière poétique et sororale"*

**LE NOUVEL OBS**

*"Délicate et mélancolique fable de passage à l'âge adulte"*

**LE FIGARO**

*"Une fable enchantée"*

**OUEST-FRANCE**

*"Un portrait de femme en lutte, entre délicatesse et brutalité"*

**VOICI**

*"Cotton Queen atteint nos cœurs par son intelligence  
cinématographique et la puissance de ses héroïnes"*

**LA VIE**

*"Un geste profondément politique, important et nécessaire"*

**LE BLEU DU MIROIR**

*"Une ode à l'émancipation féminine,  
qui ne pourra qu'émouvoir le public"*

**CULT NEWS**

*"Un portrait inspirant"*

**LE MONDE DES ADOS**

# PRESSE ÉCRITE

# CAHIERS DU CINEMA

juillet-août 2026

Hélène Boons

mensuel  
presse nationale  
tirage : 12 680 ex/ mois

---

## Cotton Queen

de Suzannah Mirghani

Soudan, France, Allemagne, 2026.

Avec Mihad Murtada, Rabha Mohamed Mahmoud,  
Talaat Fareed. 1h35. Sortie le 5 août.

Dans un village soudanais, la matriarche Al-Sit (Rabha Mohamed Mahmoud) gouverne d'une main de fer une exploitation dont le coton non transformé est extrêmement réputé, au prix d'une superstition : pour préserver sa pureté et sa qualité, il ne doit être cultivé que par de jeunes vierges, parmi lesquelles la petite-fille d'Al-Sit, Nafisa (Mihad Murtada). Or un entrepreneur souhaite racheter les terres de la reine du coton pour imposer une gestion moderne et mécanisée. Perçu quasi entièrement selon le point de vue de Nafisa, *Cotton Queen*, modeste et frontal à sa manière, réinterroge un enjeu crucial des luttes féministes : la relation au capitalisme en tant qu'il émancipe et aliène tout à la fois. Le choix offert à Nafisa n'en est pas vraiment un. D'un côté, le rôle de cueilleuse traditionnelle sous la tutelle absolue de sa grand-mère, fausse figure légendaire de l'émancipation que Nafisa adore et déteste mais grâce à qui elle a été sauvée de l'excision. De l'autre, celui de monnaie d'échange qui permettrait à la famille, par son mariage avec l'entrepreneur, de garder les terres quitte à les mécaniser. C'est par la manière dont le film tresse la tonalité juvénile d'un *coming-of-age movie* avec la dureté glaçante des relations économiques qu'il convainc, invitant à déceler, derrière la joliesse de jeunes filles tout de blanc vêtues, des tractations omniprésentes que chacun, sauf l'héroïne, fait mine de ne pas voir.

Hélène Boons

juillet-août 2026

Nicolas Geneix

## **Cotton Queen**

Germano-franco-égypto-  
qataro-saoudo-soudanais,  
de Suzannah Mirghani, avec Mihad  
Murtada, Rabha Mohamed Mahmoud,  
Talaat Fareed.



Quelle est la véritable histoire d'Al-Sit, héroïne de la lutte soudanaise contre la colonisation anglaise, « reine du coton » révérée par beaucoup (mais pas par sa fille), grand-mère qui en sait long sur pas mal de choses et a « décidé de son passé » ? Les versions ne manquent pas, pittoresques et politiques, au cœur de tensions inter-générationnelles ou sociales. L'arrivée de graines de coton génétiquement modifiées déconcerte le village, tandis que la petite-fille d'Al-Sit, Nafisa, observe et réfléchit, écrit des poèmes, voit que tout n'est pas bon dans les traditions et cauchemarde souvent des douloureuses réalités qui entourent un

mariage forcé. Dans ce monde rural, mais connecté, les temps changent, et elle veut « décider de son avenir ». Un humour bienvenu ponctue une histoire où résonnent des influences aussi variées que *La Nuit du chasseur*, les films d'Alice Rohrwacher et les romans de Tayeb Salih. On n'oubliera pas les visages d'interprètes remarquables et sublimés par la caméra de la directrice de la photo Frida Marzouk (qui a œuvré sur des films aussi différents que les *John Wick*, *Chroniques d'Haïfa* ou *Promis le ciel*). L'action se déroule près du Nil, mais le tournage a eu lieu en Égypte, car il y a depuis 2023 une guerre au Soudan, à l'effroyable « bilan humain », comme on dit. Qu'un film aussi lumineux jusque dans ses scènes de nuit nous parvienne cependant ne peut que vivement toucher.

**Nicolas Geneix**

5 août 2026

Cécile Mury

---

## **Cotton Queen** **Suzannah Mirghani**

---



Ce premier long métrage de fiction réalisé par la Russo-Soudanaise Suzannah Mirghani n'évoque pas la guerre civile qui ravage le Soudan depuis 2023. Il se concentre sur un passé plus ancien, au travers des relations entre Nafisa (la gracieuse Mihad Murtada), une jeune fille qui travaille dans les champs de coton, et sa grand-mère un peu sorcière mais surtout témoin plus ou moins héroïque de la décolonisation des années 1950. Entre récit d'émancipation féminine, premiers émois amoureux, chronique familiale, fantômes de l'ancienne domination britannique et préoccupations écolo-sociales (on veut marier Nafisa à un riche héritier qui souhaite remplacer les plants de coton traditionnels par des OGM), le film ne choisit pas vraiment, mais ouvre une fenêtre lumineuse sur un territoire de cinéma rarement exploré. ▶ Cécile Mury  
| Allemagne/France/Palestine/Égypte/  
Qatar/Arabie saoudite (1h35) | Avec Mihad  
Murtada, Rabha Mohamed Mahmoud.

3 août 2026  
Ludovic Béot

## “Cotton Queen” : quand la révolte ne tient qu’à un fil



**Entre réalisme magique et désir d’émancipation, un premier long métrage soudanais séduisant.**

Une main d’adolescente qui cueille le coton. Sous le blanc immaculé des champs, des rires de filles qui plongent dans le fleuve et parlent de garçons. Le premier long métrage de la Soudanaise Suzannah Mirghani avance masqué, laissant croire à la fable pastorale pour mieux tisser sa toile, patiente, d’une société où le corps des jeunes filles reste le dernier territoire à conquérir. Nafisa a quinze ans et est saisie dans la vitalité pure de l’enfance, jusqu’à ce que, scène après scène, la réalité de sa condition affleure : le village entier est devenu un jeu de pouvoir dont elle est l’enjeu, totalement dépossédée.

Le coton, c’est cette fibre que les femmes filent depuis toujours, tissée dans la matière même de leur asservissement. Cette matière si douce qui est aussi la corde qui étrangle Nafisa. Pour elle, se libérer tient à ce même fil, ténu, prêt à rompre.

### **Film-manifeste**

La force du film tient à son ambivalence, celle de saisir une violence sourde, feutrée, qui avance sous le coton. Les sujets les plus lourds comme l’excision, le mariage forcé ou la marchandisation des terres ne sont jamais surlignés, mais infusés dans la matière même du quotidien, renforcée par un réalisme magique particulièrement inspiré (ce manoir hanté où résonne la mémoire des crimes du colonialisme, le rêve nocturne de Nafisa sur la barque glissant dans l’obscurité).

Film-manifeste d’un cinéma soudanais renaissant, tourné en exil au Caire pendant que la guerre ravage le pays, Cotton Queen ne promet pas la délivrance mais il montre la possibilité fragile, à hauteur d’une jeune fille qui dit non. Une voix qui s’enflamme dans la nuit.

août 2026

Louis Roux

## **Cotton Queen** [Cotton Queen] de Suzannah Mirghani

**Au Soudan, une jeune cueilleuse de coton découvre le passé de sa grand-mère... En dépit de ses louables intentions, le premier film de Suzannah Mirghani, au contexte de production complexe, séduit autant qu'il légitime un regard occidentalocentré.**



★★ Cotton Queen est de ces films à l'existence fragile et complexe. "Fragile", car il est d'abord conditionné et empêché par un contexte politique local : en raison de la guerre civile qui déchire le Soudan depuis 2023, le tournage a dû être délocalisé en Égypte. "Complexe", car il a été in fine rendu possible par une production internationale [Allemagne, France, Palestine, Qatar, Arabie Saoudite, Soudan]. Laquelle pose d'emblée des questions : pour qui produit-on ce genre de récit qui dénonce la domination coloniale d'hier, les dynamiques néocoloniales d'aujourd'hui, et les questions sensibles du présent (l'excision forcée des jeunes filles, les dominations patriarcales, occidentales ou non) ? Quels regards Suzannah Mirghani - cinéaste soudano-russe basée au Qatar - cherche-t-elle à atteindre, sensibiliser... et séduire ? À en juger par la découverte de son premier long métrage, la réponse semble plutôt évidente : l'œuvre est calibrée pour le marché international et ses festivals. Il y a dans son récit, comme dans sa réalisation, ce qu'il faut d'universalité (le récit d'apprentissage adolescent, les thèmes de l'émancipation féminine et des engrenages du capitalisme et du néolibéralisme) et de spécificité (les pratiques et les traditions des ancêtres, les mythes, le réalisme magique, etc.) pour impliquer les visages et les voix des invisibilisé-es tout en charmant le public occidental. S'il ne manque pas de qualités formelles, parmi lesquelles une photographie soignée et une mise en scène pensée, le film se repose davantage sur son esthétique que sur sa proposition discursive. On a alors comme l'impression que la joliesse des images finit par diluer les questions politiques et militantes, à défaut de réellement les propulser. **\_L.R.**

**DRAME**

Adultes / Adolescents

### ♦ GÉNÉRIQUE

**Avec :** Mihad Murtada [Nafisa], Rabha Mohamed Mahmoud [Al-Sit], Talaat Fareed [Babiker], Haram Bisheer [Aisha], Mohamed Musa [Bilal], Hassan Kassala [Nadir], Fatma Farid [Faiza], Aya Yassin Altageel [Khadija], Tagali Magdy [Farida], Tibr Magdy [Al-Toma].

**Scénario :** Suzannah Mirghani **Images :** Frida Marzouk **Montage :** Amparo Mejías, Simon Blasi et Frank J. Müller **Musique :** Amine Bouhafa **Son :** Emmanuel Zouki et Laure Arto **Décors :** Pierre Glemet **Costumes :** Simba Elmur **Maquillage :** Rayan Al Bassir **Production :** Strange Bird, Maneki Films et Philistine Films **Coproduction :** ZDF, Arte, Film Clinic, MAD Solutions, JIPPIE Film et Red Sea Film Fund **Productrices :** Caroline Daube et Didar Domehri **Coproducteurs :** Julia I. Peters, Stefanie Plattner, Suzannah Mirghani, Gordon Spragg, Michael Arnon, Annemarie Jacir, Ossama Bawardi, Mohammed Hefzy, Jessica Khoury, Alaa Karkouti, Maher Diab et Jutta Feit **Distributeur :** Wayna Pitch.

93 minutes. Allemagne - France - Palestine - Qatar - Arabie saoudite - Soudan, 2025. Sortie France : 5 août 2026

### ♦ RÉSUMÉ

Dans un village, au Soudan, Nafisa est une jeune cueilleuse de coton sur la plantation de sa grand-mère Al-Sit, matriarche autoritaire, guérisseuse et ancienne figure de la résistance anticoloniale. Al-Sit, qui n'approuve pas les fréquentations et les flâneries de Nafisa, est soucieuse : des hommes d'affaires soudanais arrivent bientôt pour faire affaire. Le lendemain, Nafisa et sa mère purifient l'ancienne demeure coloniale pour préparer l'installation de Nadir, un entrepreneur soudanais arrivé de Londres.

**SUITE...** Dans son bureau, Nafisa découvre un article sur Al-Sit, dans lequel elle est désignée comme "la reine du coton". Les parents de Nafisa cherchent à amadouer Nadir : ils souhaitent marier leur fille à l'homme d'affaires. Ils ignorent que Nafisa s'est éprise d'un garçon de son village, Babiker. Nadir préconise la production d'un coton synthétique et convoite la plantation d'Al-Sit. Les matriarches du village s'inquiètent de la qualité du coton naturel. Plus Nafisa essaie de comprendre le passé, plus elle se rend compte qu'Al-Sit n'est pas la combattante anticoloniale qu'elle prétend être. Elle s'oppose à ses parents et à leur mariage arrangé avec Nadir. Lorsqu'elle apprend qu'Al-Sit cherche aussi à la marier, mais au père de Babiker, elle prend la fuite. Nafisa avale une des concoctions d'Al-Sit et entre en contact avec Sitana, la voyante du village. Lorsqu'elle revient à elle, Nafisa a les idées claires : elle se rend chez Nadir et met le feu à sa propriété et à la production.

5 août 2026  
Boris Bastide

## Au Soudan, le cri de résistance de deux générations de femmes

Le film mêle accents poétiques et réalités documentaires

COTTON QUEEN



Après *Tommy Guns*, de Carlos Conceição, sorti fin juillet, arrive dans les salles un second film qui explore l'héritage de la violence coloniale en Afrique. Cette fois, en adoptant une perspective écoféministe.

*Cotton Queen* nous emmène au Soudan, au cœur de la relation singulière qui unit Al-Sit (Rabha Mohamed Mahmoud), une grand-mère propriétaire d'un champ de coton, et sa petite-fille, Nafisa (Mihad Murtada), qui, avec d'autres jeunes femmes de son âge, travaille à la cueillette de cette production traditionnelle. Celle-ci rêve de partager sa vie avec Babiker (Talaat Farid), un villageois propriétaire d'un bateau, afin de mener une existence heureuse et peut-être quitter son village.

Mais son aïeule a d'autres plans pour elle. Al-Sit voudrait offrir la main de Nafisa à un homme d'affaires, Nadir Tajini (Hassan Kassala), qui a fait ses classes et trouvé la prospérité en Europe. Bien que les médias lui prêtent une histoire avec une femme blanche, lui voudrait épouser une fille du pays. Une façon d'asseoir son intégration dans la communauté au moment où il tente d'imposer le monopole de graines de coton génétiquement modifiées.

*Cotton Queen*, qui mêle approche poétique et réalités documentaires, met en mouvement les désirs contrariés de deux générations de femmes qui tentent

de garder la maîtrise de leur destin. Pour Al-Sit, et son visage scarifié, cette reprise en main passe par une réécriture de son passé. Elle élève au rang de mythe local sa résistance face aux colons britanniques dont elle aurait défié le joug. Sa volonté de contrôle s'étend alors à Nafisa, qu'elle essaie de préserver des épreuves qu'elle a subies.

### Espaces de liberté

Pour la petite-fille, face aux interdictions sociales qui régissent la vie des femmes, il s'agit de trouver des espaces de liberté où pouvoir être pleinement soi-même. Ainsi, avec les autres travailleuses du champ de coton, elle va se baigner et rire à la rivière, au risque de subir l'opprobre public.

Mais chacun de ces endroits où s'affirmer est peu à peu menacé par la mainmise d'hommes puissants prêts à déposséder ces femmes du peu qu'elles ont. Suzannah Mirghani fait alors de son film un cri de résistance contre un ordre du monde où la violence, moins visible qu'à l'époque coloniale, est tout aussi destructrice. Sa mise en scène d'une grande douceur exacerbe la beauté solaire de ses personnages, sans jamais rien céder à la rage qui les anime. ■

BORIS BASTIDE

*Film allemand, français, palestinien, égyptien, qatari et soudanais de Suzannah Mirghani. Avec Mihad Murtada, Rabha Mohamed Mahmoud, Talaat Farid (1 h 33).*

04 août 2026  
Constance Jamet

## Les films au cinéma cette semaine : faut-il voir ou éviter *Cotton Queen*, *La Pat' Patrouille* ou *Kyma*, l'onde mystérieuse ?



**Une délicate fable sur le passage à l'âge adulte, les nouvelles aventures des toutous stars, de la science-fiction made in France... La sélection cinéma du Figaro.**

### Cotton Queen - À voir

**Drame de Suzannah Mirghani, 1 h 34**

Dans un petit village soudanais au bord du Nil, Nafisa a grandi en étant bercée par les récits de sa grand-mère, héroïne de la résistance contre les colonisateurs britanniques. Sous ses ordres, Nafisa et ses camarades continuent de récolter le coton à la main et suivent les superstitions ancestrales. La récolte ne sera pure que si des jeunes filles encore vierges ne la cueillent. Autant de consignes et de mœurs, qui réduisent l'horizon de Nafisa. L'adolescente ne rêve que de découvrir le monde et le grand amour. L'arrivée d'un riche trentenaire entrepreneur soudanais célibataire, né et élevé au Royaume-Uni et spécialisé dans le coton génétiquement modifié, va placer Nafisa au centre d'un douloureux et intime jeu de pouvoirs. Sa mère la marierait volontiers au nouveau venu. Sa grand-mère a un autre soupirant en tête. Les désirs de Nafisa comptent peu. Délicate et mélancolique fable de passage à l'âge adulte et d'émancipation, *Cotton Queen* est le premier film soudanais à être réalisé par une femme. Dans le huis clos du village, Suzannah Mirghani capture le poids de l'histoire et des traditions, qui façonnent ou meurtrissent le quotidien. La modestie de l'arène n'empêche ni la contemplation, ni l'émotion face à une héroïne, déterminée à échapper à son destin.

5 août 2026

Corinne Renou-Nativel

... Pourquoi pas ★★ Bon film ★★★ Très bon film ★★★★ Chef-d'œuvre

## L'étoffe des résistantes au Soudan

— La cinéaste soudanaise Suzannah Mirghani livre ici son premier film de fiction.  
— Un récit qui s'attache à une adolescence prise en étau entre déterminismes et émancipation.

**Cotton Queen ★★★**  
de Suzannah Mirghani  
Film franco-allemand (1h33)

Comme les autres filles de son âge, Nafisa (Mihad Murtada, à la détermination souriante), 15 ans, passe une partie de son été à cueillir le coton des champs de son village. Pour le reste, elle se partage entre de joyeuses baignades dans le Nil avec ses amies, l'écriture de poèmes au garçon qu'elle aime – sans retour – et les conversations avec sa grand-mère Al-Sit (Rabha Mohamed Mahmoud, au visage barré de profondes cicatrices, fascinante de puissance sourde).

Dans leur petite communauté, tout le monde connaît les légendes attachées à Al-Sit. Par 100 gouttes de son sang, celle-ci aurait empoisonné 100 colons britanniques en une nuit, arrachant les villageois au joug colonial. Un acte de bravoure qui lui vaut le titre de Cotton Queen. « Le feu et les femmes ne font



**Cotton Queen retrace des problématiques contemporaines graves comme les mutilations génitales féminines.** Wayne Pitch

pas les choses à moitié », dit un adage local. C'est un émerveillement d'enfant qui sert de point de départ au film de Suzannah Mirghani. Fillette, la réalisatrice avait été saisie par la vue d'un champ de coton, féérique avec ses volutes blanches flottant au gré du vent. Douces, ses images restituent cet émerveillement initial. Loin d'être un long métrage nostalgique, *Cotton Queen* s'ancre néanmoins résolument dans le monde contemporain à travers la figure de Nafisa.

Sur elle comme sur toutes les filles et les femmes de son pays pèsent un bon nombre d'interdits, comme celui de monter sur un bateau. Le contrôle social se resserre sur son corps d'adolescente : la grand-mère de Nafisa ne veut plus qu'elle se baigne dans le Nil ; les cueilleuses doivent demeurer vierges pour cueillir le coton et le conserver pur.

L'installation d'un riche et bel homme d'affaires venu de Londres, Nadir (Hassan Kassala), dans l'ancienne demeure des Britanniques suscite l'émol : les

jeunes filles rêvent de l'épouser et la plupart des villageois espèrent un enrichissement grâce aux semences et aux rendements accrus qu'il veut leur vendre.

**Le film a été tourné en Égypte en raison de la guerre civile soudanaise.**

Geste politique, ce premier film de fiction réalisé par une Soudanaise a dû être tourné en Égypte en raison de la guerre civile qui dévaste le pays depuis 2023. *Cotton Queen* est nimbé d'une charmante insouciance matinée de réalisme magique quand Nafisa a des hallucinations après avoir avalé un médicament prescrit par Al-Sit. Mais il aborde aussi des problématiques contemporaines graves comme les mutilations génitales féminines et les graines génétiquement modifiées (et donc stériles) vendues par Nadir pour rendre les villageois dépendants de ses semences. Même si elle découvre que sa grand-mère n'a pas été une résistante à la hauteur de sa légende, il revient à Nafisa d'en assumer l'héritage en décidant de son avenir et de celui des siens dans un bel acte de bravoure.

Corinne Renou-Nativel

5 août 2026  
Mia Niabalek

## « COTTON QUEEN » DE SUZANNAH MIRGHANI OU L'UN DES RARES FILMS SOUDANAIS À AVOIR ATTEINT LES SALLES DE CINÉMA EUROPÉENNES

**Le premier long-métrage de la réalisatrice, et premier long-métrage réalisé par une femme soudanaise, propose une réflexion nuancée sur les rapports de force patriarcaux, capitalistes et coloniaux par le biais d'un récit quasi-merveilleux.**



Dans une commune cotonnière du Soudan rural, conservateur, Nafisa (Mihad Murdata) a été biberonnée des récits de résistance anticoloniale de sa grand-mère et l'ainée du village, Al-Sit (Rabha Mohammed Mahmoud). L'arrivée de Nadir (Hassan Kassala), un homme d'affaires voulant faire la promotion d'un coton génétiquement modifié, mène la jeune femme à remettre en question la légende qui entoure Al-Sit.

Elle se retrouve tiraillée entre sa méfiance vis-à-vis des promesses de l'homme d'affaires et sa volonté de s'émanciper de l'autorité de sa grand-mère lorsqu'elle devient contre son gré une figure décisive pour l'avenir du village.

Avec la sortie de son *Cotton Queen*, Suzannah Mirghani devient la première femme soudanaise à avoir réalisé un long métrage. Ce film historique a été produit pendant la guerre civile qui oppose les forces militaires du gouvernement soudanais et les forces de soutien rapide et a provoqué le déplacement de plus de 15 millions de personnes à l'intérieur et à l'extérieur des frontières du Soudan entre son commencement en avril 2023 et aujourd'hui.

## **Effacement culturel**

Les déplacements de population dus à la crise menacent d'étouffer les voix créatives du Soudan. Suzannah Mirghani a été obligée de tourner son film dans la banlieue du Caire. S'ajoute aux obstacles matériels à la production un manque de diffusion ; les films soudanais parviennent rarement aux salles de cinéma européennes. Cotton Queen est l'une des rares œuvres soudanaises à émerger dans ce contexte d'effacement culturel.

La tradition, incarnée par Al-Sit, et la promesse néolibérale de progrès incarnée par Nadir et les parents de Nafisa se révèlent autant l'une que l'autre comme des outils de contrôle du corps des filles et des femmes. Suzannah Mirghani expose les différentes manières dont ces valeurs apparemment en tension contribuent à l'oppression des femmes, de l'excision au mariage forcé en passant par l'objectivation des colons. Nafisa deviendrait l'incarnation d'une potentielle voie de sortie pour les femmes soudanaises.

Le film flirte par moments avec le merveilleux. Les superstitions, les monstres et la figure d'un ange ponctuent le quotidien des personnages dans ce récit qui emprunte les codes du réalisme magique.

Nafisa est le premier rôle de Mihad Murdata, qui révèle son talent grâce à une interprétation subtile, tantôt légère, optimiste et rêveuse, tantôt furieuse.

5 août 2026

Pauline Boyer

# « Cotton Queen », un premier film soudanais poétique

**Au cinéma ce mercredi.** Cette fable enchantée dépeint l'émancipation de deux générations de femmes au coeur d'un village du Soudan.

● Pauline Boyer

Nafisa a 15 ans, et comme ses amies, elle travaille dans les champs de coton détenus par sa grand-mère, Al-Sit. La légende raconte que la matriarche aurait libéré le village soudanais de la domination coloniale en tuant le Britannique qui occupait leurs terres.

L'équilibre de leur relation est menacé lorsqu'un riche homme d'affaires, venu de l'étranger, s'installe au village afin de modifier génétiquement leur coton, promettant une opulence qui séduit une belle partie des habitants.

## Un cinéma soudanais rare

« Cotton Queen » dresse le portrait de femmes en quête d'indépendance, mêlant des récits de luttes féminines qui traversent deux générations : celle de la grand-mère contre le colonialisme, celle de la petite-



Des actrices non professionnelles composent le casting de « Cotton Queen ».

| PHOTO : FRIDA MARZOUK, STRANGE BIRD

fillette contre la voracité néolibérale. Avec douceur et poigne, cette fable, empreinte de magie, séduit avec un récit parfois naïf, mais à coup sûr attendrissant.

La cinéaste Suzannah Mirghani a grandi au Soudan. Elle est aujourd'hui la première femme du pays à avoir écrit et réalisé un long-métrage de fiction. Sa passion pour le ci-

néma a été portée par les quelques années de paix qui ont suivi la chute du régime militaire dictatorial, renversé par une révolution populaire en 2019. Cette brève période a notamment permis la levée de l'interdiction de l'expression créative, censure qui réduisait toute forme d'art au silence depuis une trentaine d'années.

Mais l'apaisement a été de courte durée. Depuis le 15 avril 2023, l'état d'Afrique de l'Est est le théâtre d'un conflit dévastateur entre deux factions armées. Cette spirale de violence a été qualifiée par l'Onu de « *pire crise humanitaire et de déplacement au monde* ». Depuis le début de la guerre, plus de 13 millions de personnes ont été déplacées et au moins 150 000 ont été tuées.

★★★★★ 1 h 33.

5 août 2026

*Xavier Leherpeur*

## « Cotton Queen », une allégorie ouvrière sororale sur la culture du coton au Soudan



Un village du Soudan vit depuis toujours de la culture du coton. Une fibre mémoire des anciennes luttes contre les colons britanniques, symbole de résistance culturelle d'un pays où perdurent les légendes ancestrales. Amoureuse d'un beau poète indolent, élevée par sa grand-mère qui s'engagea pour l'affranchissement des femmes, Nafisa travaille aux champs et voit débarquer un industriel désireux d'imposer un nouveau modèle commercial : des graines de coton génétiquement modifiées.

Cette allégorie ouvrière poétique et sororale, écrite et mise en scène par une femme d'origine soudanaise, ose le mélange des genres dans un canevas bigarré de récits surprenants et habilement agencés.

# Le Canard enchaîné

hebdomadaire  
presse nationale  
tirage : 230 000 ex/ semaine

5 août 2026  
David Fontaine

## Cotton Queen (Soudanaises en fleur)

**P**AR MILLIERS, des fleurs blanches et duveteuses, comme une neige féerique. Une bande de jeunes filles les cueillent, se baignent dans le Nil soudanais, rient et chantent gaïement l'amour... Au milieu d'elles, Nafisa, qui écrit des poèmes pour un timide pêcheur. Mais sa grand-mère veille au grain, en rugueuse matriarche du village qui règne sur ses champs, auréolée de sa légende de résistante au colon britannique. Tandis que sa fantasque mère souhaite marier Nafisa à un jeune loup qui vient de racheter une vaste demeure coloniale à l'abandon et veut imposer sur place la culture du coton transgénique.

Première femme originaire du Soudan à réaliser un film de fiction, Suzannah Mirghani, qui est également d'ascendance russe et vit en exil au Qatar, a dû tourner en Egypte, dans le delta du Nil, en raison de la guerre civile qui fait rage dans son pays de naissance. Avec d'étonnants acteurs non professionnels soudanais réfugiés. Dans ce premier long-métrage, coproduit, entre autres, par la France, l'Allemagne et la Palestine, elle entrelace les questions de l'héritage colonial, du capitalisme ravageur et de l'émancipation féminine - y compris le « *fil* » de l'excision, qui relie les



femmes malgré elles, selon une métaphore filée dans le film. Ce faisant, elle brode sur ses souvenirs du Soudan, avec un réalisme magique plein de grâce, à travers des chants et des poèmes, un théâtre de poupées ou l'apparition d'un Cupidon local aux ailes de gaze noire. Le film est sublimé par la beauté des images de la directrice photo franco-tunisienne Frida Marzouk.

Reine d'un jour ? ou aube d'une carrière prometteuse ? On le lui souhaite !

David Fontaine



5 août 2026  
Oumeïma Nechi

## **Cinéma.** Rencontre avec la Soudanaise Suzannah Mirghani, réalisatrice de “Cotton Queen”

“Cotton Queen” sort en France ce 5 août. Dans ce rare film soudanais, Suzannah Mirghani brosse le portrait d’une jeune fille et de sa grand-mère, liées par la culture du coton. En toile de fond : les ravages de la colonisation britannique et du capitalisme contemporain. Interview.



C’est un regard plein de tendresse que porte Suzannah Mirghani sur ses personnages. En particulier sur ses héroïnes, Nafisa (Mihad Murtada) et sa grand-mère Al-Sit (Rabha Mohamed Mahmoud), à l’affiche de Cotton Queen, qui sort en France ce 5 août. Dans leur village reculé du Soudan, les deux femmes vivent de la culture du coton, comme la plupart de leurs voisins. Le film met en scène une transmission intergénérationnelle aux prises avec la violence coloniale passée (le Soudan a appartenu à l’Empire britannique de 1896 à 1955) et ses répercussions aujourd’hui encore, alors qu’un entrepreneur britannico-soudanais veut importer des graines génétiquement modifiées. Une logique mercantile qui risque de mettre en péril les cultures biologiques, mais aussi le gagne-pain des femmes de la communauté et leur sororité.

La cinéaste, qui est également historienne à l’université Georgetown au Qatar, s’est notamment inspirée de ses recherches pour réaliser cette fiction. Courrier international l’a interviewée en marge du Festival du film et forum international sur les droits humains (FIFDH), qui s’est tenu en mars, à Genève, et dont nous étions partenaires.

**Pour lire la suite de cet article, abonnez-vous**

**Offres spéciales**

Accédez à l’intégralité de nos contenus sur le site  
et l’application en vous abonnant à l’**offre spéciale**.

**Je m’abonne**

Dès **2,99 €/mois**

Sans engagement • Résiliable en ligne

**S’abonner avec Google**

-30% la 1<sup>re</sup> année

31 juillet 2026

Vincent Cocquebert, Daniel Blois



## « COTTON QUEEN »

### Champs de bataille

Depuis ses plus jeunes années, Nafisa, une adolescente, a entendu les récits de sa grand-mère sur le combat que les Soudanais ont mené contre le colonisateur britannique. Alors, quand un riche homme d'affaires débarque dans son village pour y développer une culture de coton génétiquement modifié, l'histoire semble se rejouer. Un portrait de femme en lutte, entre délicatesse et brutalité.

**Drame de Suzannah Mirghani. Avec Mihad Murtada, Rabha Mohamed Mahmoud, Talaat Farid, Haram Basher... (1h35)**

# LA VIE

2 août 2026  
François Ricard



CINÉMA

## COTTON QUEEN

DE SUZANNAH MIRGHANI, avec Mihad Murtada, Rabha Mohamed Mahmoud

♦♦♦ Dans un village cotonnier du Soudan, la jeune Nafisa est prise entre plusieurs feux : l'intransigeance de sa grand-mère, qui a combattu l'occupant britannique, proluxe en récits plus ou moins fantaisistes sur le passé, le matérialisme de sa mère, qui pense surtout à la « caser » avec un mari fortuné, et l'arrivée d'un homme d'affaires qui veut planter des graines de coton génétiquement modifiées pour des raisons de rentabilité. Prise aussi entre des traditions ancestrales, notamment le mariage forcé et les mutilations génitales, prohibées depuis la chute du régime dictatorial d'al-Bachir en 2019 mais encore très ancrées, et la modernité véhiculée par les réseaux sociaux. Nafisa, qui veut « *déci-der de son avenir* », va devoir composer avec toutes ces formes d'autorité... Ce film sensoriel et lumineux a été tourné en Égypte en raison du conflit armé en cours au Soudan. Suzannah Mirghani, sa réalisatrice, est la première femme soudanaise à avoir écrit et réalisé un long métrage de fiction dans un pays où l'interdiction du cinéma n'a été levée qu'en 2019. Entre réalisme magique et réalités contemporaines, *Cotton Queen* atteint nos cœurs par son intelligence cinématographique et la puissance de ses héroïnes. **FRANÇOISE RICARD**

5 août 2026  
Thibault Liessi

**LE DAUPHINÉ**  
libéré

**LE PROGRÈS**

**DNA** Dernières  
Nouvelles  
d'Alsace

**L'EST**  
Républicain

**VOSGES**  
matin

## *Cotton Queen* : une chronique politique à plusieurs facettes sur le Soudan

Du récit assez classique du passage à l'âge adulte d'une adolescente en milieu rural, *Cotton Queen*, en salles ce mercredi, devient peu à peu une chronique politique à plusieurs facettes sur le Soudan.



Dans un village cotonnier du Soudan, l'adolescente Nafisa (Mihad Murtada) est élevée au milieu des récits héroïques de la lutte contre les colonisateurs britanniques racontés par sa grand-mère Al-Sit (Rabha Mohamed Mahmoud), la matriarche du village. Mais lorsqu'un jeune homme d'affaires arrive de l'étranger avec un nouveau plan de développement et du coton génétiquement modifié, Nafisa se retrouve au centre d'un jeu de pouvoir qui déterminera l'avenir du village.

Tourné par une équipe en majorité composée de Soudanais réfugiés en Égypte à cause à la guerre en cours, *Cotton Queen* s'attaque autant aux conséquences du patriarcat et du capitalisme agricole qu'au colonialisme et aux cicatrices des croyances. Ce qui démarre comme le récit assez classique du passage à l'âge adulte d'une adolescente en milieu rural devient une chronique politique à plusieurs facettes. Le tout sans perdre le point de vue de son héroïne, interprétée avec sensibilité par Mihad Murtada. Une découverte qui ne file pas un mauvais coton.

# Le Monde des ados

22 juillet 2026  
Swali Guillemant



**Dans le film  
Cotton Queen,  
une adolescente  
soudanaise se  
bat pour suivre  
sa propre voie.**

Par Swali  
Guillemant

## LIBRE et FIÈRE

**À** 15 ans, Nafisa mène une vie tranquille dans un petit village du Soudan (Afrique de l'Est). Son quotidien est sans histoire, rythmé par la cueillette dans les champs, les moments passés avec ses amies, son premier crush... Nafisa rêve aussi d'écrire de la poésie. Sauf que plus elle s'affirme, plus elle comprend que

de nombreuses traditions limitent la liberté des filles. Elles n'ont pas le droit de se baigner, pas le droit de naviguer, pas le droit de toucher le coton quand elles ont leurs règles...

### Écrire son destin

Quand un riche homme d'affaires arrive au village pour racheter les terres agricoles, la mère de Nafisa se met en tête de la marier. Mais la jeune fille se méfie des belles paroles et refuse de laisser les autres décider de son avenir. Avec son héroïne déterminée,

cette histoire délicate raconte le combat d'une adolescente pour faire ses propres choix. Un portrait inspirant. 🌍

→ *Cotton Queen*, film soudanais de Suzannah Mirghani, en salle le 5 août.

*Nafisa, l'héroïne du film, adore sa grand-mère. Mais pourront-elles toujours se comprendre ?*



© Wayna Pitch



## CINÉMA

### Cotton Queen

De Suzannah Mirghani

● Une leçon de liberté dans les champs de coton du Soudan. Nafisa, 15 ans, travaille dans une plantation dirigée par sa grand-mère, Al Sit. L'une des dernières grandes plantations de coton naturel emblématiques de la lutte contre les anciennes puissances coloniales. Mais la jeune fille va devoir faire face à un homme d'affaires venu de Londres avec un nouveau plan de développement et du coton génétiquement modifié. Le Soudan, en proie à la guerre depuis 2023, poursuit son ouverture au monde à travers le cinéma. *Cotton Queen* brosse le portrait d'une jeune femme déterminée, élevée par une grand-mère qui incarne la force et l'indépendance. Nafisa ose dire non aux multinationales qui produisent des OGM, mais aussi aux traditions barbares, comme l'excision. La réalisatrice soudanaise frappe juste. Un film fort, sensible et engagé. À ne pas rater! ■ Y.J.

*En salle le 5 août.*



Juin 2026

Jean-Marie Chazeau



CINÉMA

## PARTIR EN QUENOUILLE

Sauver les derniers champs de coton purs cultivés par une grand-mère, HÉROÏNE ANTICOLONIALE... Entre OGM et réseaux sociaux, une fable moderne, signée par la première réalisatrice soudanaise.



LA JOLIE NAFISA A UNE GRAND-MÈRE ADMIRABLE, qui a tenu tête au colonisateur britannique et dirige d'une main de fer une ferme cotonnière. Mais l'arrivée d'un jeune homme d'affaires va provoquer le trouble : obsédé la productivité avant tout, il veut développer la culture du coton génétiquement modifié et racheter toutes les terres. Il s'installe dans l'ancienne maison des Anglais, où Nafisa découvre un secret qui n'est pas sans rapport avec le titre du film, *Cotton Queen*, utilisé pour un concours de beauté dans les colonies dans les années 1930... Le film, signé par une jeune cinéaste soudanaise, baigne dans une douce lumière. Les personnages sont très bien incarnés, à commencer par la redoutable matriarche, mais le scénario ouvre bien des pistes sans vraiment aller plus loin : les dérives de la modernité des OGM, qui nécessitent de racheter les graines aux marchands chaque année, les revers de la tradition, qui demande que des jeunes filles

vierges ramassent le coton pour qu'il soit pur... Des jeunes filles qui scrutent les réseaux sociaux sur leur smartphone et se baignent (habillées) dans la rivière malgré les interdits. Avec des rêves d'amour portés par la réussite matérielle, contrairement à Nafisa, qui écrit de la poésie et s'intéresse au coton bio autant qu'à un jeune cultivateur d'oignons du village. Ces fils narratifs un peu inaboutis constituent la trame d'un beau film, plus proche du conte initiatique que de la fable écolo et politique. S'il n'hésite pas à parler d'excision, interdite au Soudan depuis la révolution populaire de 2019, il ne souffle mot de la guerre qui ravage une grande partie du pays – et qui a même obligé le tournage à se déplacer en Égypte... ■ Jean-Marie Chazeau

**COTTON QUEEN** (Allemagne, France, Palestine, Qatar, Arabie saoudite, Soudan), de Suzannah Mirghani, avec Mihad Murtada, Rabha Mohamed Mahmoud, Talaat Farid. En salles le 1<sup>er</sup> juillet.

3 août 2026

Chloé Delos-Eray

## Cotton queen : Critiques



Au Soudan, la jeune Nafisa est tiraillée entre le lourd héritage anticolonial transmis par sa grand-mère, matriarche respectée d'un village cotonnier, et son désir d'indépendance. Un industriel s'installe dans les environs et avec lui, la double menace de la culture d'un coton génétiquement modifié et d'un mariage arrangé. La violence est au cœur de ce scénario, qui ne tombe pourtant jamais dans la complaisance. Elle est sexiste, capitaliste, coloniale. Elle hante les vestiges de la maison de maître dans laquelle s'installe l'homme d'affaires, s'insinue dans l'impératif dogmatique d'une pureté absolue – car "pour que le coton soit pur, la cueilleuse doit être pure", dit une femme du village – et dans la pratique de l'excision. La soudano-russe Suzannah Mirghani réalise une fable sociale en forme de récit d'apprentissage, dont les accents militants ne suffisent cependant pas à dissimuler les faiblesses structurelles.

7 juin 2026  
Rédaction

## Collioure

### LBC explore l'adolescence

« Grandir entre héritage et liberté », les Bobines de Collioure proposent une soirée cinématographique consacrée à l'adolescence qui s'émancipe, qui cherche sa place, qui trace son avenir dans des environnements culturels traditionnels. À 18 h, *Cotton Queen*, premier long métrage de Suzannah Mirghani, réalisatrice soudano-russe. Nafisa, 15 ans, vit dans un village cotonnier du Soudan. Elle grandit entre les récits de résistance transmis par sa grand-mère, matriarche du lieu, et l'arrivée d'un projet agricole qui bouleverse l'équilibre de la communauté. Porté par une mise en scène sensible, le film explore la transmission, l'héritage culturel et la liberté de choisir son chemin. À 20 h 30, *Le garçon qui faisait danser les*

*collines*, réalisé par Georgi Unkovski, cinéaste macédonien. Ahmet, 15 ans, grandit dans les montagnes de Macédoine entre la garde des moutons de son père et la responsabilité de s'occuper de son petit frère. Mais ce qui fait vraiment battre son cœur, c'est la musique. Mêlant comédie, drame et comédie musicale, le film dresse un portrait lumineux de l'adolescence. Paysages grandioses et bande-son entraînante portent cette histoire chaleureuse qui donne envie de croire en ses rêves.

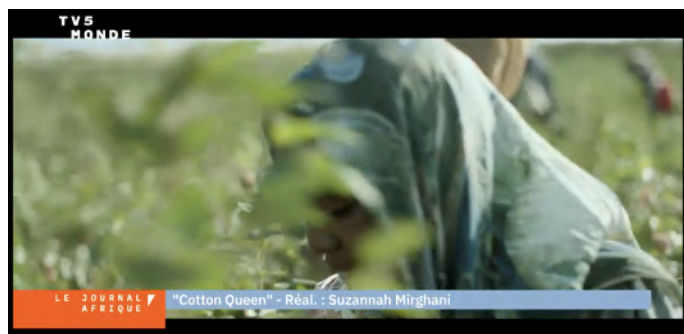
C. L.-D.

> **Mercredi 10 juin** au Mondial, 2 films en VOST, à 19 h 30 entracte convivial style auberge espagnole. Tarifs pour 1 film, 6 € membres Bobines, 8 €, non-adhérents.

# RADIOS/ TV

7 août 2026

Golnouché Barzegar



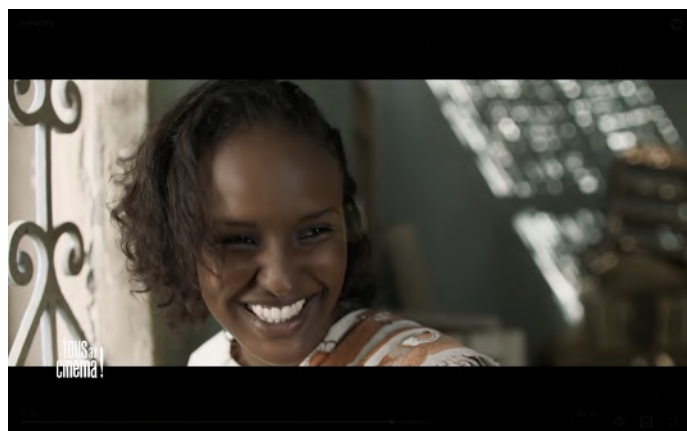
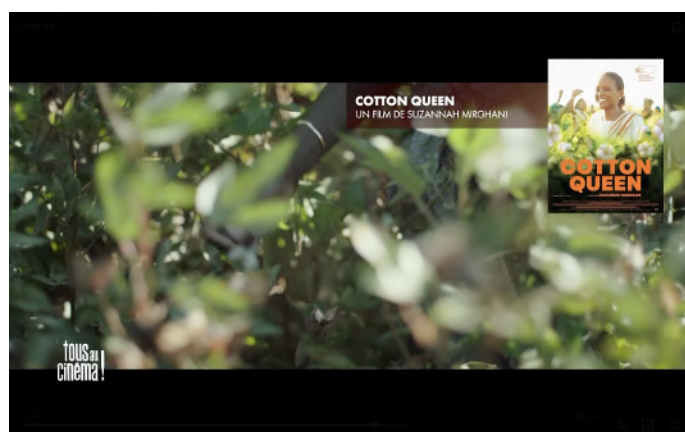
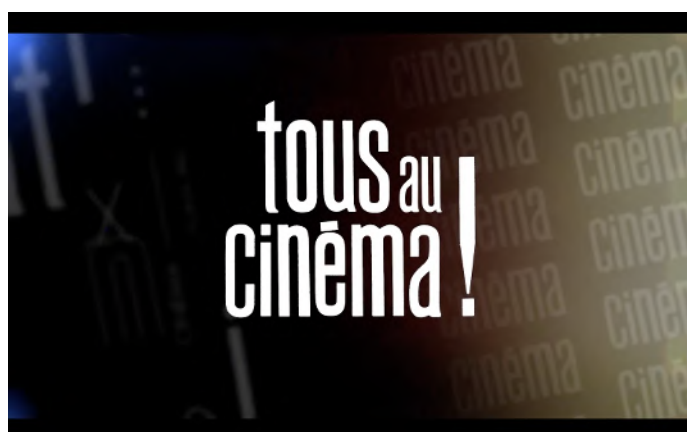
Durée du segment : 3min24



site internet  
presse nationale  
audience : NC

4 août 2026

Présentation du film parmi les sorties de la semaine. **Durée : 1min**



5 août 2026

*Mougani Keisha*

## **Suzannah Mirghani, réalisatrice du film "Cotton Queen" : "J'ai écrit ce scénario à une époque où le Soudan connaissait une période très heureuse"**

**Actus.** "Cotton Queen", le premier long-métrage de la réalisatrice russo-soudanaise, Suzannah Mirghani sort ce mercredi 5 août au cinéma.



Cotton Queen raconte l'histoire de Nafissa, 15 ans, une jeune ouvrière dans un village cotonnier du Soudan. Elle a été élevée avec les récits héroïques de sa grand-mère Alcide sur la lutte contre les colonisateurs britanniques. L'arrivée d'hommes d'affaires proposant du coton génétiquement modifié bouleverse le village et place Nafissa au cœur d'un bras de fer autour de l'avenir de sa communauté.

### **Qu'est-ce qui vous a inspiré cette histoire ?**

L'inspiration de ce film vient de plusieurs choses, mais au cœur de tout cela, il y a le coton. Le coton est extrêmement important dans l'histoire du Soudan, dans son histoire économique, mais aussi dans son histoire coloniale. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles le Soudan a été colonisé par l'Empire britannique, parce que certaines régions du pays sont très fertiles et avaient beaucoup à offrir.

Le coton est donc important pour l'histoire et l'économie du Soudan, mais il l'est aussi pour les femmes soudanaises. Les personnes qui récoltaient et cultivaient le coton étaient des femmes. Ce sont elles qui touchaient le coton en premier, dans le cadre de la récolte. Elles étaient dans les champs parce qu'on disait que leurs mains étaient petites et délicates, et qu'elles n'abîmaient pas la récolte. C'est pourquoi on utilisait toujours des femmes, et même des enfants.

Les femmes ont donc un lien très direct avec le coton. Dans leurs communautés privées, pas dans l'industrie, elles l'utilisent aussi pour leur corps, notamment pendant leurs règles. Elles ont donc un rapport très étroit, littéralement, avec le coton, leurs corps et leurs périodes. Ce sont aussi elles qui tissent le coton pour en faire du fil, des draps, des couvertures, des taies d'oreiller, des vêtements, tout ce que les gens portent. Pour moi, le coton et les femmes sont donc indissociables. J'ai voulu raconter ce qui se passe lorsque cet univers change avec une nouvelle technologie : les semences génétiquement modifiées.

**Le film devait être tourné au Soudan, mais il a finalement été réalisé en Égypte. Que s'est-il passé exactement ?**

C'est une situation vraiment malheureuse. Une guerre a éclaté au Soudan en 2023, l'année même où nous étions en repérage. Nous étions sur place en janvier 2023 pour finaliser tout cela, puis la guerre a commencé en avril. Nous avons attendu qu'elle se termine, mais elle continue encore aujourd'hui. Nous avons donc décidé de trouver un autre pays.

En même temps, tous les acteurs que vous voyez à l'écran dans ce film avaient fui le Soudan pour l'Égypte, par voie terrestre. Ils prenaient des bus et des voitures pour passer la frontière et rejoindre l'Égypte. Alors nous nous sommes dit que, puisque tous nos acteurs étaient en Égypte, il était logique d'amener le film à eux, de tourner ce film en Égypte et de reconstruire le Soudan en Égypte. Les décors ont donc été bâtis selon l'architecture exacte des lieux originaux au Soudan.

**Vous avez mentionné les acteurs. Ils ont tous fui le Soudan. Sont-ils tous des acteurs professionnels ? Qui sont-ils exactement ?**

Pour les anciens, comme Al Sit, par exemple, elle est actrice de théâtre, pas de cinéma. Mais les plus jeunes, y compris Nafissa, ont eu leur tout premier rôle dans mon court-métrage il y a quelques années. Al-Sit (titre du court-métrage,ndlr) était en quelque sorte une expérience qui devait déboucher sur un long-métrage plus tard.

Ce sont donc leurs premiers rôles. Ce ne sont pas des acteurs au sens professionnel du terme. Il n'y a pas d'industrie du cinéma au Soudan, donc il n'existe pas de vraie carrière d'acteur là-bas. Ils font cela parce qu'ils aiment l'art, mais ils n'ont pas de soutien pour exercer ce métier durablement.

**Avez-vous de leurs nouvelles ?**

Je suis en contact avec eux tous les jours. Nous n'avons pas une relation professionnelle classique entre une réalisatrice et ses acteurs. Nous formons vraiment une communauté. Nous sommes amis et nous nous parlons chaque jour, surtout Nafissa et son groupe, parce qu'ils sont en Égypte et que beaucoup n'ont ni travail ni université. Nous parlons donc aussi de ce qu'ils peuvent faire d'autre. Je travaille actuellement avec Mihad Murtada, qui joue le rôle principal, pour développer son scénario pour un futur court-métrage. Oui, nous restons toujours en contact.

**Parlons du personnage de Nadir, cet homme d'affaires qui veut transformer l'industrie cotonnière. C'est un Soudanais vivant au Royaume-Uni. Y a-t-il un message destiné à la diaspora ? Quel est le rôle principal de ce personnage ? Quel message souhaitez-vous transmettre à travers lui ?**

Pour moi, Nadir représente une mentalité néocoloniale. Même lorsqu'on est Soudanais vivant dans la diaspora, cela peut influencer profondément votre manière de penser. On peut finir par avoir les mêmes idées que le colonisateur britannique d'autrefois : exploiter. On revient alors au pays avec un visage soudanais, pas un visage blanc. On revient avec un visage noir, mais avec la même idée d'exploitation. Sauf qu'on appelle cela le développement.

Nadir croit sincèrement qu'il développe le pays selon sa propre vision du progrès. Mais ce n'est pas forcément bon pour la communauté. Il s'agit donc d'une nouvelle forme d'exploitation, à travers des politiques économiques néolibérales, et non plus à travers le colonialisme britannique d'origine.

**Pensez-vous qu'il soit possible de moderniser tout en respectant la tradition ? C'est aussi un des thèmes du film.**

Oui, exactement. Il existe différentes façons de moderniser, et différentes façons de faire en sorte que la communauté reste au cœur de tout ce que vous faites. C'est là le problème. La modernisation n'est pas forcément mauvaise en soi, mais tant qu'on prend soin de l'humain, qui est l'élément le plus important de toute cette industrie, alors ce serait une bonne forme de modernisation.

**La tension entre tradition et modernité passe aussi par l'histoire de Nafissa. C'est une jeune fille censée incarner la pureté, mais elle ne contrôle pas vraiment son destin. Par exemple, elle aime quelqu'un, mais ses parents veulent la marier à un autre. Qu'est-ce qui a inspiré ce personnage ?**

Je pense qu'il existe toute une génération de jeunes Soudanaises qui questionnent à la fois la tradition et la modernité. Elles sont l'avenir. Et aujourd'hui, tout le monde leur dit quoi faire : la famille traditionnelle, les parents, les grands-parents. Et elles reçoivent aussi des injonctions d'autres jeunes filles sur Internet.

Il y a une scène dans le film autour du coton, du régime du coton. Elles sont donc sommées par tout le monde de suivre des règles. Parfois, il faut simplement ignorer tout le monde et se concentrer sur son propre développement, pour devenir soi-même. Il faut prendre ce qu'il y a de bon dans la modernité et dans la tradition, et rejeter ce qu'il y a de mauvais, y compris des choses comme l'excision ou le mariage arrangé dans la tradition soudanaise. On peut aussi rejeter la dépendance aux semences génétiquement modifiées. Il existe donc une troisième voie. Ce n'est pas obligé d'être la voie moderne occidentale. Ce n'est pas obligé d'être la voie traditionnelle soudanaise. On peut marcher entre les deux.

**Vous êtes vous-même russe et soudanaise du côté de votre père. Comme Nafissa, avez-vous grandi avec des récits liés, par exemple, à la colonisation ou simplement à la culture soudanaise ?**

Oui, à 100%. Ma grand-mère était l'héroïne de chacune des histoires qu'elle racontait, et elle a combattu les Britanniques toute seule. C'est un thème très courant au Soudan. Nous en rions aujourd'hui, parce qu'on ne sait jamais quelle est la vérité, et on ne sait jamais si nos grands-parents étaient vraiment des héros ou simplement d'excellents conteurs.

**C'est donc cela qui a aussi inspiré le personnage d'Al-Sit, la grand-mère ?**

Exactement. Ma grand-mère était toujours l'héroïne, mais aussi la Cotton Queen. Je ne sais pas si vous connaissez l'histoire de la Cotton Queen. C'était en réalité un concours de beauté, une compétition annuelle lancée par les colonisateurs britanniques dans les années 1930, en Angleterre, pour la plus jolie fille travaillant dans l'industrie cotonnière, surtout dans les usines anglaises. Mais le coton qu'elles utilisaient venait du Soudan. Il avait été colonisé, volé au Soudan, puis amené en Grande-Bretagne, et les femmes anglaises qui travaillaient dessus organisaient chaque année un concours appelé Cotton Queen. Elles couronnaient une femme anglaise.

Ce concours a aussi été ramené au Soudan. Le problème, c'est qu'en cherchant sur Internet, on trouve énormément de titres sur les Cotton Queens britanniques, mais pas un seul sur une Cotton Queen soudanaise. Pour moi, c'était l'occasion de parler des Cotton Queens soudanaises, mais pas du point de vue de l'exploitation de la beauté.

Une jeune fille en Angleterre et une jeune fille au Soudan sont toutes deux exploitées par le patriarcat de l'industrie cotonnière. Mais je voulais montrer que les filles soudanaises sont des reines, au sens réel du terme, avec un vrai pouvoir.

**Prévoyez-vous de tourner un autre film sur le Soudan ?**

Oui, oui, j'écris actuellement mon prochain long-métrage. Dans tous mes films, j'aime prendre une grande industrie, que ce soit le coton, ou le colonialisme, ou autre chose, et y placer une jeune fille au centre. Pour moi, c'est la seule manière de vraiment comprendre un enjeu macro à travers le regard d'un individu. J'écris donc mon prochain film en ce moment, et j'espère avoir quelque chose de prêt l'année prochaine.

**Plus tôt, nous avons évoqué l'actualité du Soudan, avec la guerre qui ravage le pays depuis 2023. Vous avez dit qu'elle avait perturbé le tournage du film. La guerre n'est pas abordée dans le film. Est-ce un choix délibéré ?**

J'avais déjà terminé le scénario avant la guerre, je l'avais écrit entre 2020 et 2023. Donc non, la guerre n'apparaît pas dans le film, même si elle fait partie du contexte de production.

En réalité, j'ai écrit ce scénario à une époque où le Soudan connaissait une période très heureuse, après la révolution de 2019 et avant la guerre. C'est dans ces années-là que j'ai écrit le film, avec un esprit très positif.



radio  
presse nationale  
audience : NC

1er août 2026

*Christiane Passevant*



Les Chroniques rebelles traitent de la contestation, des luttes, des rebelles dans l'actualité et le passé. Deux heures d'émission pour tenter d'apporter une perspective dissidente, une réflexion différente, ouverte, de poser des questions sous un angle inabordable ou à contre-courant.

# PRESSE DIGITALE

5 août 2026  
Lison Chambe

## "Cotton Queen" : un premier long-métrage féministe au cœur de "la dernière plantation de coton" du Soudan

Le film explore les questions de souveraineté du Soudan à travers les tourments adolescents d'une cueilleuse de coton.



Dans le Soudan actuel, déchiré depuis 2003 par un quatrième conflit civil devenu guerre d'anéantissement, il est impossible de tourner un film. L'industrie créative soudanaise a connu une résurgence en 2019, à la suite d'une révolution populaire et d'un coup d'Etat militaire. Une courte fenêtre de quatre ans, avant que le pays ne se déchire à nouveau.

C'est donc en Egypte que la réalisatrice soudano-russe Suzannah Mirghani et ses équipes ont dû tourner Cotton Queen, en salles mercredi 5 août, pour sa proximité géographique et visuelle avec le Soudan, sa culture du coton, le Nil qui le traverse ainsi que l'importante communauté soudanaise exilée qui y vit. La réalisatrice était adolescente lorsque sa famille a quitté le Soudan où elle a grandi.

Après plusieurs courts-métrages produits depuis le Qatar où elle a étudié, Cotton Queen est son premier long-métrage. Ce premier film d'une grande douceur visuelle est autant un conte féministe qu'un cri de rage contre la colonisation libérale.



Suzannah Mirghani raconte l'histoire de Nafisa, adolescente à l'orée de l'âge adulte, qui récolte l'or blanc avec les filles de son village dans les champs de sa grand-mère Al-Sit, "la reine du coton". Sous la lumière dorée du soleil, elles ramassent les fleurs de coton en chantant, en riant et se baignent dans la rivière.

Mais Al-Sit ne voit pas d'un bon œil cette "perversion" de sa petite-fille, qu'elle souhaite aussi pure que l'est son coton. Car dans la région, tout le monde connaît Al-Sit et sa légende : puissante propriétaire du dernier champ de coton pur du Soudan, c'est elle qui aurait tenu tête aux colons britanniques, récupéré sa production et insufflé un vent de révolte à travers tout le pays.

Partagée entre sa grande admiration pour sa grand-mère et un sentiment de révolte face à ses injonctions, Nafisa tente de trouver sa voie. Un jour, arrive au village Nadir, un industriel venu de Londres pour vendre des graines de coton génétiquement modifiées. Si la mère de Nafisa voit en lui un potentiel gendre et un mariage avantageux, sa fille craint pour l'équilibre de son microcosme.

### Décider de son avenir

Cotton Queen imprime d'abord la rétine, par ses grands plans larges et lumineux sur les champs de coton, les plaines à perte de vue, sa rivière... Et crée très vite un cocon d'intimité confortable dans ce petit village du nord du Soudan. La sympathie pour Nafisa est quasiment immédiate. L'adolescente est solaire, effrontée, et a la répartie cinglante. Elle forme avec sa mère un duo délicieux. Il y a dans le regard de la jeune actrice Mihad Murtada, dont Nafisa est le premier rôle au cinéma, toute la candeur et la colère nécessaires à la rendre parfaitement crédible dans ce moment charnière de la vie de son personnage.

La réalisatrice Suzannah Mirghani parvient à capter avec délicatesse les tourments adolescents : les envies d'ailleurs, les poèmes amoureux, mais aussi la confrontation de Nafisa avec les adultes qui l'entourent. On réalise encore une fois que toutes les familles cachent des secrets et que les adultes se battent parfois pour leur propre intérêt. Ici, en dépit de celui de Nafisa.



Le personnage d'Al-Sit, entourée de rumeurs et de légendes, permet de faire le pont entre deux époques de l'histoire du Soudan. L'une sous le joug de la colonisation anglaise et l'autre, celle où elle tente de se relever et de se développer. L'homme d'affaires anglais, aux origines soudanaises, et son coton génétiquement modifié à la Monsanto incarnent une nouvelle forme de colonisation, celle d'un néolibéralisme qui détruit l'équilibre environnemental et impose une nouvelle forme de dépendance à Al-Sit et à ses champs de coton.

En évitant de placer son histoire dans le temps et la tempête des soubresauts politiques du Soudan, Suzannah Mirghani en fait une utopie de lutte. Nafisa, telle sa grand-mère avant elle, se bat pour son indépendance et celle de la richesse, agricole entre autres, de son pays. Conte moderne, profondément féministe et anticolonialiste, *Cotton Queen* aborde subtilement et sans détour tous ces thèmes sensibles. Un premier long-métrage à ne pas rater.

septembre 2025  
Olivier Bachelard

## COTTON QUEEN

Un film de Suzannah Mirghani



### Une figure d'indépendance féminine venue du Soudan



Pays en proie à la guerre civile depuis 2023 à la cinématographie encore rare, le Soudan était représenté à la Semaine de la critique du Festival de Venise 2025 par "Cotton Queen", portrait d'une jeune ouvrière agricole, déterminée, comme elle le dira tardivement à décider « de son futur ». Tournant autour d'une nouvelle forme de colonialisme, celle des grandes entreprises productrices d'OGM, représentées ici par Mr Tajini, qui ne cherche pas ici qu'à faire commerce, mais aussi à trouver compagne, le scénario aborde également en arrière plan d'autres sujets tels que le passé de la propriétaire, entourée de légendes, et la tradition plus ou moins persistante de l'excision.

Ponctué de cauchemars ou de visions (Nafisa voit notamment régulièrement une sorte d'ange aux ailes noires...), mais aussi d'évocation de maison hantée, "Cotton Queen" assume son très beau noir et blanc, pour représenter la souffrance des femmes. Celle de la grand mère, synonyme d'indépendance, elle la porte dans la peau, avec ses cicatrices aux joues et aux mains, dont on découvrira l'origine à un moment du film. Alors que, épuisée, la question de sa succession devrait bientôt se poser, le film convoque un mélange de douceur de vivre (les baignades d'après cueillette...) et la pression d'un monde extérieur prêt à tout écraser par s'approprier la richesse des lieux. Un beau portrait de femme.



réseaux sociaux  
presse nationale  
audience : 3,3 M abonnés

# Konbini®

5 août 2026  
Mégane Choquet



3 août 2026

Rédaction

## Au cinéma le 5 août, ce sont les films à voir : Les Gendarmes, La Pat' Patrouille mission Dino, Des Fleurs pour Tokyo...

Anecdotes de tournage, notes d'intention, informations cinéphiles : chaque semaine, découvrez les coulisses des sorties cinéma.



### Cotton Queen de Suzannah Mirghani

Avec Mihad Murtada, Rabha Mohamed Mahmoud, Talaat Farid...

**De quoi ça parle ?** Dans un village cotonnier du Soudan, Nafisa est élevée au milieu des récits héroïques de la lutte contre les colonisateurs britanniques racontés par sa grand-mère. L'arrivée d'un homme d'affaires menace son mode de vie et celui de sa communauté.

**Le saviez-vous ?** Le titre Cotton Queen trouve son origine dans une découverte inattendue de Suzannah Mirghani au cours de ses recherches sur l'industrie cotonnière. Une simple note de bas de page évoquant un concours de beauté organisé dans les années 1930 pour promouvoir le coton colonial britannique a immédiatement retenu son attention.

22 juin 2026  
*Jeanne Loubière*



## COTTON QUEEN

Alors que *Cotton Queen* arrive sur nos écrans, il semble important de considérer en premier lieu le geste profondément politique, important et nécessaire qu'il incarne, ainsi que le contexte dans lequel il s'inscrit. Le film de Suzannah Mirghani apparaît d'abord comme l'émanation d'une liberté créative récemment retrouvée après la chute, en 2019, du régime militaire autoritaire en place depuis 1989, dont bénéficie aujourd'hui une nouvelle génération de cinéastes soudanais-es.

Finalement tourné en Égypte en raison de la guerre civile qui perdure au Soudan depuis 2023, avec l'aide de réfugié-es soudanais-es installés au Caire, le film témoigne également de la grande précarité de cette expressivité nouvellement acquise. Ce qui fait de *Cotton Queen* un film en partie réussi, c'est précisément sa capacité à incarner cette tension au sein même de sa matière narrative, où s'entrelacent dans le tissu d'une fiction empreinte de réalisme magique plusieurs fils documentaires.

Cette circulation du contexte socio-politique du pays vers la narration émane d'un motif central : celui de la transition, de ce contre quoi elle se manifeste, de ce qu'elle cherche à atteindre et de l'état intermédiaire qu'elle produit. C'est d'abord celle du personnage principal, Nafisa, qui traverse l'adolescence. Entre moments de sororité, découverte du désir, aspirations artistiques mais aussi tensions avec les figures autoritaires de sa famille, l'adolescence est montrée dans ses complexités universellement partagées, offrant au film l'accessibilité d'un véritable teen movie.

Par cette première entrée, *Cotton Queen* précise progressivement sa représentation du Soudan, pays lui aussi en transition, confronté aux logiques néolibérales et néocoloniales venues de l'Occident. Nafisa, qui travaille dans les champs de coton de sa grand-mère Al-Sit — figure de matriarche respectée au village pour avoir mené autrefois une lutte héroïque contre les colons britanniques — voit cet équilibre bouleversé par l'arrivée d'un homme d'affaires. Émissaire d'une industrie mondialisée, ce dernier souhaite remplacer cette production dite « pure » par du coton génétiquement modifié qui, à terme, rendrait l'économie locale dépendante de grands fournisseurs internationaux.

L'adolescence de Nafisa se trouve ainsi marquée non seulement par les réalités économiques et politiques de son pays, mais aussi par des injonctions sociales et traditionnelles, aussi étouffantes que destructrices, particulièrement visibles dans la relation qu'elle entretient avec sa grand-mère. Parce que le coton ne peut être cueilli par les mains d'une adolescente jugée impure, Al-Sit demande à sa petite-fille de se soigner en buvant des tiges de coton, provoquant chez elle des hallucinations temporaires.

Ces séquences, qui permettent l'irruption du réalisme magique dans le récit, accompagnent l'évolution du personnage dans son rapport aux traditions, à des mythes encore traversés par des résidus sexistes et patriarcaux, mais aussi à une modernité aux conséquences profondément ambivalentes. Notons ici que le film met également en lumière la question des mutilations génitales féminines, violences encore trop rarement représentées au cinéma. Si elles furent interdites par le gouvernement civil soudanais arrivé au pouvoir en 2019, on sait qu'elles continuent pourtant d'exister dans plusieurs régions du monde.



Cotton Queen puise ainsi sa principale force dans son personnage central, solidement interprété par Mihad Murtada, qui se métamorphose progressivement en icône d'une génération de femmes désireuses de poursuivre les luttes passées tout en initiant les leurs, indépendamment des mythes et injonctions sociales qui conditionnent leur corps comme leur avenir. Ce que le film semble démontrer, c'est que pour détruire le mythe, aussi héroïque que violent, incarné par la grand-mère, Nafisa doit finalement en faire émerger un autre. On peut néanmoins s'interroger sur ce simple déplacement, alors même que la narration a longuement exploré l'ambivalence du mythe comme récit susceptible, précisément parce qu'il se détache de la vérité, de banaliser certaines violences physiques et psychologiques.

C'est peut-être sur ce point que Cotton Queen n'est pas pleinement accompli. Aussi important qu'imparfait, plus politique dans son fond que dans sa forme, le film ressemble finalement à une matière brute, dense et encore irrégulière qui, si elle aboutit ici à une œuvre parfois inégale, appelle déjà d'autres voix, d'autres gestes, d'autres films capables d'en prolonger l'élan.

28 juin 2026

Léa Raymond

## « Cotton Queen » : mettre le feu aux barrières



Le nouveau film de Suzannah Mirghani *Cotton Queen* sortira le 5 août en salles. Le long-métrage, qui se situe au Soudan, raconte la découverte de l'amour et du pouvoir par la jeune Nafisa de 15 ans.

*Cotton Queen* de Suzannah Mirghani sort le 5 août au cinéma. Dans un village soudanais, Nafisa, 15 ans, récolte le coton et découvre l'amour sous l'œil vigilant de sa grand-mère Al-Sit. Considérée comme la reine du coton, cette dernière raconte avoir assassiné un colon britannique et sauvé le village. L'arrivée d'un jeune homme d'affaires expatrié va tout bouleverser et menacer leur équilibre.

### **Des mythes et des femmes**

Un face-à-face entre une jeunesse qui veut s'émanciper et une ancienne génération qui tient debout en s'appuyant sur des mythes auxquels ils croient sans relâche. Nafisa finit par se sentir manipulée au milieu d'une famille qui semble décider pour elle. Connue comme la reine du coton, sa grand-mère est une figure d'autorité pour tout le village et elle, la première, se doit de suivre ses conseils. Quand elle lui donne un médicament sans lui donner la raison, elle s'exécute. Mais contrôler où va son cœur est la limite pour la jeune fille, qui tombe petit à petit amoureuse d'un des garçons du village.

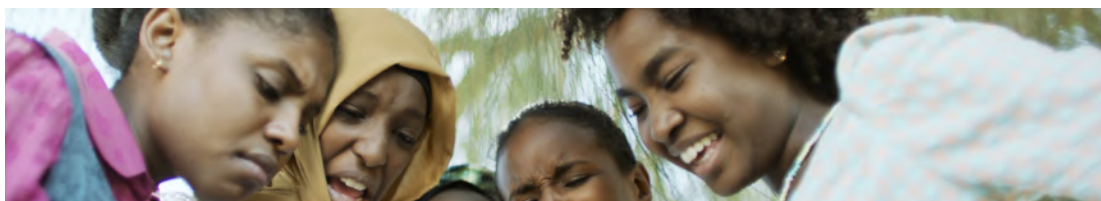


Cotton Queen, à travers une adolescente en pleine construction, fait le témoignage des limites que les jeunes filles soudanaises n'ont pas le droit de franchir. Par exemple, aller se baigner à la rivière la rendrait impure. Le film questionne alors ce qu'il y a de bon et de mauvais dans un héritage culturel et familial en suivant la quête de Nafisa vers sa propre indépendance.

### **Une figure vengeresse**

La famille de Nafisa est en réalité matriarcale. C'est Al-Sit qui, grâce à son histoire de reine du coton, s'impose et prend des décisions. Néanmoins, lorsqu'elle veut faciliter la vie de sa petite-fille en la rendant veuve le plus tôt possible, la mère de cette dernière rêve de la marier à l'homme d'affaires fraîchement arrivé au village. À tout juste 15 ans, son avenir fait débat et malgré les différentes options qu'on lui impose : elle doit se marier.

Subissant toute cette pression, elle finit par craquer et mettre le feu à la maison de l'homme d'affaires quand elle comprend qu'il menace leur production de coton. Face au danger, elle sauve son village et devient la véritable reine du coton qu'Al-Sit se disait être.

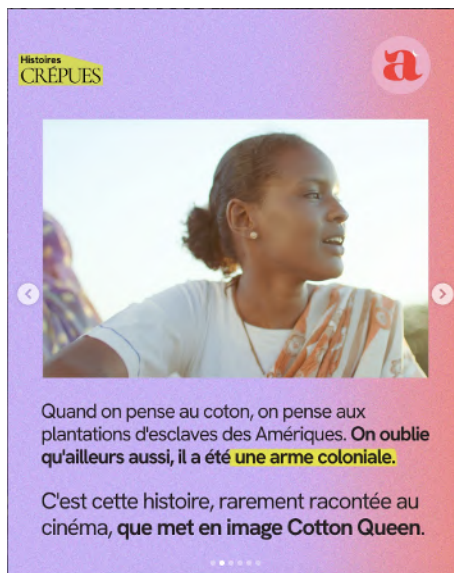


Devant la caméra de Suzannah Mirghani, une figure de révolte née. Par le feu, comme une sorcière, elle ne refuse pas seulement le pouvoir de l'homme d'affaires mais aussi celui qui l'empêche d'être libre : celui d'Al-Sit. Le parcours de la jeune fille devient alors une ode à l'émancipation féminine, qui ne pourra qu'émouvoir le public.



réseaux sociaux  
presse nationale  
audience : 420 000 abonnés

3 août 2026  
Rédaction



4 juillet 2026  
Jean-Max Méjean



## **Le Soudan, son coton, ses mariages arrangés et ses rites ancestraux...**

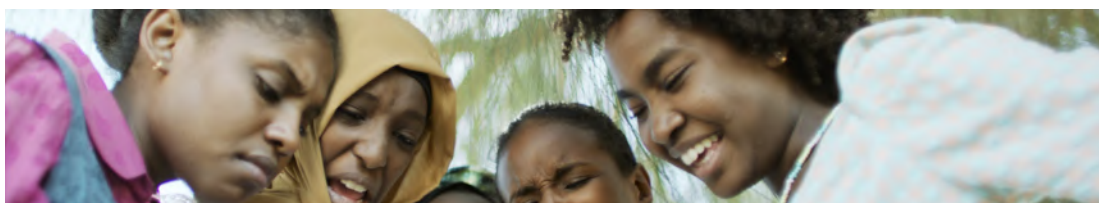
### **Féminisme et traditions**

Film tendre et féministe à la fois, Cotton Queen nous entraîne dans un pays peu connu, actuellement en partie en guerre, traversé par un Nil « maléfique », et dans lequel la population vit essentiellement de la récolte du coton d'où le titre du film, à divers sens qu'on découvrira peu à peu. Toute l'histoire de ce Soudan-là, isolé et demeuré conservateur, tourne autour de l'esclavage et, par certains côtés, elle pourrait évoquer l'Amérique des champs de coton si ce n'était les traditions héritées de l'Afrique et de l'Islam. Dans un village cotonnier du Soudan, l'adolescente Nafisa est élevée au milieu des récits héroïques de la lutte contre les colonisateurs britanniques racontés par sa grand-mère, la matriarche du village, Al-Sit. Mais lorsqu'un jeune homme d'affaires arrive de l'étranger avec un nouveau plan de développement et du coton génétiquement modifié, Nafisa se retrouve au centre d'un jeu de pouvoir qui déterminera l'avenir du village.

### **De belles images pour un quotidien écrasant**

L'évocation de l'intrigue du film n'est ici nullement gênante car le scénario est plutôt basé sur des situations et des descriptions psychologiques ou sociales que sur un récit avec développements, sursauts et suspense sauf en ce qui concerne sa fin que nous ne dévoilerons pas. Ce n'est pas souvent qu'il nous est donnée l'occasion de regarder un film soudanais et c'est pourquoi il est intéressant que celui-ci parvienne jusqu'à nous. Après cinq courts-métrages, c'est le premier long-métrage de Suzannah Mirghani, cinéaste soudano-russe et monteuse à l'université de Georgetown au Qatar. Son court-métrage Al-Sit (2020) est disponible sur Netflix Moyen-Orient et a remporté, entre autres, le prix Canal+ à Clermont-Ferrand. Parmi ses courts-métrages récents, on peut citer Virtual Voice (2021) et Kamala Ibrahim Ishag : States of Oneness (2022), commandé par les Serpentine Galleries. Cotton Queen a remporté le prix ArteKino à l'Atelier de la Cinéfondation du Festival de Cannes en 2022.

Ce film frappe déjà par sa beauté plastique, très élégant et d'une lenteur qui prend son temps pour mettre en place à la fois un paysage magnifique, des acteurs mais surtout actrices sublimes et une action resserrée autour de la culture du coton, les relations sociales si particulières et les « souvenirs » de la colonisation anglaise égrenés par la matriarche et pas toujours authentiques.



### Rare film soudanais

Malgré la beauté et le côté hiératique et poétique de la narration et des images dues à Frida Marzouk – qu'on ne présente plus puisqu'elle a éclairé depuis quelque temps les plus beaux films orientaux : Sous les figes d'Erige Sehiri en 2022, Promis le ciel de la même réalisatrice en 2025, Bye Bye Tibériade de Lina Soualem en 2024, mais aussi Black Swan de Darren Aronofsky en 2010 et John Wick : Chapitre 3 – Parabellum de Chad Stahelski en 2019 – le film s'instaure aussi comme le premier film soudanais, malgré sa coproduction internationale, à dénoncer les mariages arrangés et l'excision, tout cela sans quitter la beauté de la nature qui fascine la jeune Nafisa qui adore ingénument se baigner dans un coin reculé avec ses amies. « Bien que la pratique des MGF soit désormais officiellement interdite, précise la réalisatrice pour justifier son engagement, il est difficile de faire respecter une loi sur une coutume ancestrale si profondément ancrée dans la tradition culturelle soudanaise. Dans de nombreux endroits, les MGF sont largement considérés comme positifs et nécessaires pour préserver l'honneur des filles dans une société conservatrice. »

4 août 2026

Jérémy Chommanivong



## Cotton Queen : au bout du fil

Premier long-métrage de Suzannah Mirghani, Cotton Queen prolonge le geste amorcé avec son court-métrage Al-Sit. Elle redonne un visage et une voix au peuple soudanais, à peine sorti d'une révolution et déjà plongé dans une guerre civile. Un film tourné en exil, mais qui refuse de l'être dans son élan.

On sent qu'Al-Sit a beaucoup travaillé l'esprit de la réalisatrice. Son aura semble avoir nourri chez Suzannah Mirghani une obsession bienveillante pour redonner de l'élan à un peuple soudanais qui n'a connu, ces dernières années, qu'une fenêtre étroite de liberté entre la chute d'un régime autoritaire et le déclenchement d'une guerre civile en 2023. Cette urgence se lit jusque dans la fabrication du film. Alors que le tournage devait se dérouler au Soudan, la guerre a forcé un déplacement en Égypte. Mais la réalisatrice reste rigoureuse sur la représentation authentique de son pays, en s'entourant autant que possible de techniciens soudanais, une manière de garder le film ancré dans une réalité qu'elle refuse de trahir, même reconstituée à des centaines de kilomètres de distance.

### Champs de bataille

Le territoire de Cotton Queen est déchiré entre tradition et modernité, c'est même l'intention thématique centrale du film. Ce déchirement passe par le regard presque obsessionnel que porte la matriarche du village sur le passé colonial, elle qui gère aujourd'hui les récoltes de coton comme on garde un trésor de guerre. Mais pour certains personnages, ce coton représente davantage un fardeau ; pour d'autres, un héritage qu'il faut entretenir à tout prix.

Mais le film esquisse une troisième voie, plus insidieuse, celle qu'incarne Bilal, riche homme d'affaires qui agit à la manière d'un colon contemporain. Sous couvert de modernisation, il vient empoisonner les terres soudanaises avec des graines génétiquement modifiées, afin de rendre les travailleuses dépendantes d'une industrie qu'elles ne contrôlent plus. Une observation qui dépasse largement le seul village du film, et qui s'applique à l'agriculture dans son ensemble, pas uniquement aux endroits reculés d'Afrique de l'Est. Au milieu de tout cela, Al-Sit tient les choses en main avec une pointe de sévérité presque despotique, et une tendresse trop rare envers sa petite-fille Nafisa. Cette adolescente est désormais en âge de comprendre l'héritage familial qu'on lui prépare, mais c'est aussi une fille qui s'éveille au désir, amoureux comme émancipateur.

Récemment, *Goodbye Julia* a réveillé l'intérêt international pour le cinéma soudanais, en évoquant avec discrétion mais justesse une réconciliation entre le Nord et le Sud du pays. *Cotton Queen* n'a pas besoin de s'ancrer dans ce contexte historique précis pour explorer une fracture comparable, qui traverse cette fois trois générations de femmes. Al-Sit incarne les valeurs d'hier, qu'elle entend préserver coûte que coûte. La mère de Nafisa s'évertue à garantir l'avenir de sa fille à renfort de petits plats et de promesses de mariage. Nafisa, elle, est un concentré de chant et de poésie, qui cherche les mots pour exprimer ses doutes et ses envies. Elle écoute de la musique et trouve une satisfaction presque clandestine à se connecter aux réseaux sociaux, sa seule fenêtre sur un monde extérieur, bien loin du coton sacré que tout le monde, autour d'elle, rêve de s'approprier.

Le film, bien qu'il suive avant tout la trajectoire de l'adolescente, prend toujours le temps de faire exister les autres personnages, pour bien rendre compte du dilemme moral qui se noue autour d'elle. Car Nafisa ne rêve que de prendre le large avec son amoureux, à contre-courant des champs de coton. Une façon de rompre, enfin, avec la malédiction d'être une marchandise — son corps faisant sans cesse l'objet de débats entre adultes qui décident pour elle.

### **Nafisa et le territoire des rêves**

Leurs intentions ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, mais elles flirtent dangereusement avec de vieilles cicatrices laissées par des colons britanniques impitoyables, qui faisaient autrefois valoir la qualité de leur coton à travers tout leur empire. C'est d'ailleurs de là que vient le titre du film. « *Cotton Queen* » était le nom d'un concours de beauté où la plus belle ouvrière devenait l'emblème du coton qu'elle ramassait chaque matin, à l'aube.

Le combat de Nafisa est limpide sur ce point, même si elle ignore une bonne partie de ce passé colonial, l'histoire semble d'ailleurs se réécrire sous nos yeux dès l'arrivée de Bilal, ce conquérant en costume dont la vie, contrairement à celle des villageois, ne dépend en rien des terres qu'il convoite.

Le film se permet également quelques échappées plus légères et oniriques, comme ces nuages filmés telles des moutons volants où les rêves un peu christiques de Nafisa, mais sans jamais prendre de vrais risques de style. On ne s'éloigne donc jamais trop du réel, même dans les visions les plus sombres, ce qui permet au film de tenir un regard contemporain sans perdre le fil de la mémoire historique de ces femmes, trop souvent réduites au rang de marchandise aussi précieuse que le coton lui-même. Mirghani laisse alors les scènes infuser une réflexion plus large sur les nouvelles formes de patriarcat, et sur la manière dont on peut s'en rendre complice par simple ambiguïté traditionnelle.

Cotton Queen invite ainsi au débat, et le fait avec une certaine grâce dans sa narration, même s'il ne réinvente rien de bien singulier. La mise en scène est signifiante et appliquée, mais avec une force émotionnelle qui restera sans doute circonscrite à un public déjà sensible à ce type de récit. La photographie, elle, capture des couleurs de terre usées comme les valeurs du patriarcat et du matérialisme colonial qui ont survécu aux générations suivantes. C'est un film bien emballé, bien raconté, sans doute pas assez surprenant pour s'imposer durablement dans les mémoires — mais qui reste, sans hésitation, un bon morceau sur la résilience et l'émancipation des femmes soudanaises.

3 août 2026

Yasmina Jafaar

## Suzannah Mirghani – Cotton Queen : "Les jeunes soudanais étaient à l'avant-garde de la révolution soudanaise et continuent de s'exprimer"



Suzannah Mirghani est une artiste soudanaise engagée de talent. "Cotton Queen", en salle le 5 août, a tout du grand film générationnel. Dans un village soudanais, Nafisa, 15 ans, récolte le coton et découvre l'amour sous l'œil vigilant de sa grand-mère Al-Sit, la puissante matriarche du village. Mais lorsque l'arrivée d'un jeune homme d'affaires expatrié menace de bouleverser leur mode de vie avec un nouveau plan de développement, Nafisa se retrouve au cœur d'un jeu de pouvoir qui déterminera l'avenir du village. Découvrant sa propre force, Nafisa devra se tracer un chemin entre modernité et tradition, poussée par le désir de décider par elle-même. Elle ne sera plus jamais la même, et son village non plus. Nous avons rencontré la réalisatrice :

**La grand-mère a une place importante dans l'histoire. Est-elle un personnage conservateur ou révolutionnaire ?**

Le personnage de grand-mère est à la fois conservateur et révolutionnaire, selon le contexte. Elle a passé toute sa vie à se rebeller contre les forces étrangères, qu'il s'agisse de personnes ou de systèmes, mais elle est fermement protectrice lorsqu'il s'agit de maintenir l'héritage de ses propres traditions culturelles. Sous le colonialisme britannique, Al-Sit et sa génération étaient des rebelles, qui ont saboté l'infrastructure coloniale et ont finalement remporté leur indépendance, mais après cela, ils sont devenus des gardiens très rigides de la tradition.

## **Le film est-il une histoire de succession entre les générations de femmes ?**

Dans cette histoire, j'explore le rôle des filles soudanaises au fil du temps. Il y a un reflet des luttes de Nafisa et de sa grand-mère à travers les générations : Al-Sit a dû survivre à la violence et à l'humiliation du colonialisme britannique, et maintenant Nafisa se trouve face à face avec les forces modernes qui se glissent dans le village. Bien que le film parle de la succession entre différentes générations, cette livraison de l'héritage n'est pas une transition en douceur. La protagoniste, Nafisa, est l'héritière de l'héritage de sa grand-mère, mais elle le remet en question et le modifie selon ses propres conditions. Cette histoire met en évidence les différents types de femmes au sein d'un seul ménage soudanais. Je voulais montrer la complexité dans chaque mode de vie. Al-Sit pense que sa philosophie de vie est la bonne, tout comme le personnage de la mère. Ils veulent tous les deux ce qu'ils pensent être le mieux pour Nafisa, selon leur propre compréhension du monde. Ce sont deux mondes distincts, fonctionnant sur leurs propres logiques distinctes qui ne convergent pas toujours. Le seul point de contact, bien sûr, est Nafisa, la protagoniste, qui a la capacité de remettre en question les deux, et le désir de naviguer sur son propre chemin - un tiers monde, plein de possibilités qui se trouvent en dehors de ces opposés.

## **Pourquoi la mémoire du colonialisme reste-t-elle centrale au Soudan contemporain ?**

Les profondes cicatrices du colonialisme britannique au Soudan n'ont pas guéri. Les traces de cette occupation étrangère sont profondément enracinées au Soudan à ce jour, apparaissant dans l'infrastructure physique et économique, de l'industrie du coton et des paysages urbains, ainsi que des systèmes de gouvernance basés sur la race. Peu de gens savent, par exemple, que les colonialistes britanniques auraient construit le plan urbain de Khartoum, la capitale du Soudan, sous la forme d'un British Union Jack. Le peuple soudanais doit passer quotidiennement par l'héritage d'un contrôle colonial réel et métaphorique.

## **Comment pouvons-nous parler de l'avenir lorsqu'un pays traverse la guerre et le déplacement ?**

Lorsque tout est perdu ou détruit, l'espoir pour l'avenir est ce qui fait avancer les soudanais. Beaucoup de questions sont maintenant posées sur ce qui a mal tourné avec le pays et comment ne pas le répéter - une sorte de ground zero pour recommencer. Avec des millions de personnes déplacées à cause de la guerre, il y a un désir très réel et intense de revenir - et ce désir vient avec l'espoir de possibilités futures plus positives.

## **Comment avez-vous travaillé sur les plateaux ?**

En raison de la guerre, la plupart des membres de la distribution et de l'équipage soudanais ont été doublement déplacés - d'abord à l'intérieur du Soudan, voyageant de ville en ville, cherchant la sécurité, puis à l'extérieur, voyageant en Égypte par quelque moyen que ce soit. Nous avons attendu patiemment la fin de la guerre afin de pouvoir retourner au Soudan pour reprendre la vie et continuer à travailler. Deux ans après le début de la guerre, et le conflit faisait toujours rage. Nous avons décidé qu'il était temps d'emmener le film aux acteurs et à l'équipe soudanaises en Égypte, et d'y tourner le film. Avec notre département d'art soudanais, français et égyptien, nous nous sommes assurés de construire les principaux décors, les maisons et les rues, en copiant directement les spécifications architecturales des emplacements d'origine au Soudan. Pour nous donner la liberté de construire et pour nous éloigner du bruit du Caire, nous avons construit nos principaux ensembles sur des terres agricoles ouvertes à la périphérie de la ville. Certains des décors étaient si réels et si familiers que nous avons souvent oublié que nous étions en Égypte - nous pensions vraiment que nous étions au Soudan. Bien sûr, cela signifiait que nous étions brisés de quitter ce Soudan imaginaire tous les jours après le tournage.

## **Le cinéma, à vos yeux, est-il un acte de résistance culturelle ?**

Le cinéma est l'un des actes les plus absolus de résistance culturelle. Comme le Soudan est détruit par la guerre, il y a une menace très réelle pour l'effacement de la mémoire culturelle. Le cinéma garde ce souvenir vivant. Les éléments réalistes magiques de mon film sont d'imaginer un nouveau Soudan - un rêve doux-amer, plein à la fois de nostalgie pour quelque chose qui n'a jamais existé et d'espoir pour ce qui peut être. Alors que la production du film a été affectée par des défis pratiques ainsi que par la déception émotionnelle de ne pas tourner au Soudan, en faisant ce film ensemble, nous avons tous senti que nous pouvions réaliser quelque chose, que nous pouvions créer quelque chose à partir de rien, apportant à la fois dignité et espoir aux personnes déplacées. Cela peut sembler une idée trop romantique du pouvoir de l'art, mais il y avait aussi des avantages pratiques à travailler sur le film, comme gagner un salaire après des mois, voire des années de chômage à cause de la guerre. Même si nous étions tous tristes que le film n'ait pas été tourné dans notre pays d'origine, recréer le Soudan en Égypte a donné aux acteurs et à l'équipe soudanais un sentiment d'autonomisation - que nous avons pu faire quelque chose de positif pour le Soudan et honorer la culture dans un pays étranger.

## **Nafisa représente-t-elle une nouvelle génération soudanaise ?**

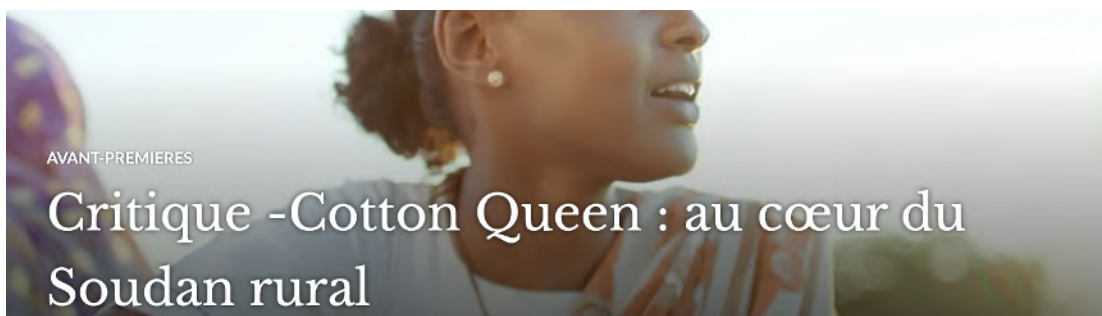
Je vois Nafisa comme un symbole d'un nouveau Soudan - un qui est franc, qui passe à l'action et qui inspire un changement positif. Le Soudan a vécu une brève période de liberté créative et politique entre la révolution de 2019 contre un régime militaire autoritaire vieux de 30 ans et la guerre en cours, qui a commencé en 2023. Au cours de ces quelques années, nous avons été témoins d'une explosion de l'expression créative de soi, et les femmes ont trouvé un espace plus inclusif et une société plus équitable dans laquelle vivre. Cela s'est produit une fois et c'est à nouveau possible. Même si l'histoire de Cotton Queen ne se déroule pas dans cet environnement particulier, je me suis assuré de donner à la protagoniste, Nafisa, le même esprit révolutionnaire et le même espoir pour un Soudan nouvellement imaginé - un Soudan auquel elle a son mot à dire sur son propre avenir et, par implication, la direction future de la nation. J'aime dire que ce film est un coming-of-country autant qu'une histoire de passage à l'âge adulte.

## **Quels sont vos espoirs pour cette jeunesse ?**

Les jeunes soudanais étaient à l'avant-garde de la révolution soudanaise et continuent de s'exprimer. Ils sont aussi l'avenir du cinéma soudanais. De nombreux jeunes cinéastes prometteurs ont un désir intense de raconter leurs propres histoires. Mihad Murtada, l'actrice principale de Cotton Queen, a déjà commencé à travailler sur des plateaux (films et publicités), pour acquérir de l'expérience dans les coulisses d'une production. Elle écrit également ses propres scripts courts, qu'elle espère développer et produire. Je dirige un atelier de scénarisme en ligne pour les femmes et les filles soudanaises appelé Aflam Banat (Girl Films), et j'ai vu la détermination de certains de ces écrivains à produire leurs films, en commençant à très petite échelle. Je suis encouragé de voir beaucoup plus de jeunes cinéastes soudanais derrière la caméra.

3 août 2026

*Sarah Ferdi*



Présentée à la Semaine internationale de la critique de Venise, *Cotton Queen* de Suzannah Mirghani — annoncé comme le premier long-métrage de fiction réalisé par une cinéaste soudanaise — s'impose comme une œuvre singulière, à la fois ancrée dans un territoire et ouverte sur des enjeux politiques plus larges. Coproduction internationale réunissant notamment Strange Bird, Maneki Films et Philistine Films, le film témoigne aussi de l'émergence encore rare d'un cinéma soudanais sur la scène mondiale, dans un pays marqué par la guerre civile depuis 2023.

L'histoire se déroule dans un village cotonnier du Soudan, où la jeune Nafisa grandit bercée par les récits de résistance aux colonisateurs britanniques transmis par sa grand-mère Al-Sit, figure matriarcale respectée. Lorsque débarque un homme d'affaires porteur d'un projet de développement fondé sur le coton génétiquement modifié, c'est tout l'équilibre du village qui vacille. Nafisa se retrouve alors au cœur d'un affrontement entre préservation et transformation, tradition et modernité.

À travers ce personnage, le film construit un point d'ancrage sensible. Nafisa, adolescente en devenir, incarne à la fois une quête d'émancipation personnelle et une prise de conscience politique. Son parcours s'inscrit dans un tiraillement constant : entre fidélité aux héritages et désir de choisir son propre avenir, entre attachement à la terre et tentation d'un ailleurs.

Ce conflit dépasse rapidement la seule trajectoire individuelle. Il renvoie à une histoire plus vaste, celle d'un continent marqué par différentes formes de domination. Ici, la colonisation ne relève plus seulement du passé : elle prend les traits d'un néocolonialisme économique, incarné par les grandes entreprises agricoles et la menace des OGM. La question de l'autonomie des cultures locales face aux logiques agro-industrielles traverse le récit en filigrane.

Dans ce contexte, la figure d'Al-Sit occupe une place centrale. Héroïne du passé, elle incarne la mémoire vivante du village, celle qui a résisté aux colons et dont le nom continue de résonner comme un symbole. À travers elle, le film rappelle l'importance de la transmission orale et du rôle des femmes dans la construction d'une histoire collective, souvent invisibilisée. Cotton Queen prolonge d'ailleurs l'univers du court métrage Al-Sit (2020), récompensé à Clermont-Ferrand et qualifié pour les Oscars.

La mise en scène prolonge cette dimension mémorielle et poétique. Les paysages, dominés par des teintes d'ocre, de blanc et de bleu, composent un tableau à la fois concret et presque irréel : la terre, le coton, le ciel. Cette beauté visuelle contraste avec la dureté des conditions de vie et les tensions qui traversent la communauté.

Le récit se teinte également d'éléments oniriques. Les visions de Nafisa — notamment celle d'un ange aux ailes noires —, les rêves et les hallucinations introduisent une dimension intérieure, presque mystique. Ils deviennent des espaces d'échappée, mais aussi des moyens d'exprimer les peurs et les désirs enfouis.

Au cœur du film, les relations humaines occupent une place essentielle. Le lien filial entre Nafisa et sa grand-mère structure le récit, tout comme les dynamiques d'amitié et les aspirations amoureuses de l'adolescente. Dans cette société où les femmes occupent une place centrale mais demeurent partiellement invisibilisées dans certains récits, le film propose un portrait nuancé, entre force et vulnérabilité.

Cette tension se retrouve également dans la représentation du quotidien : entre moments de douceur — baignades, instants de partage — et menace constante d'un monde extérieur prêt à s'appropriier les richesses locales. Le village devient alors le théâtre d'un équilibre fragile.

En mêlant chronique intime, récit initiatique et réflexion politique, Cotton Queen redonne une visibilité à des histoires rarement représentées, qu'il s'agisse de la culture du coton, des traditions ou du rôle des femmes dans les luttes passées et présentes. Le film esquisse ainsi le portrait d'une jeunesse contrainte de trouver sa place dans un monde en mutation.

Cotton Queen ne se réduit pas à un portrait de femme, ni à une chronique soudanaise. Sans jamais perdre de vue son ancrage local, il ouvre sur des enjeux universels : qui décide de l'avenir d'un territoire ? Et à quel prix se construit l'émancipation ?

30 juillet 2026  
Rédaction



## Cotton Queen

Les films soudanais sont suffisamment rares pour qu'on s'y intéresse de près, même si la guerre civile commencée il y a plus de trois ans perdure encore. Mais la libération du joug militaire qui a muselé le Soudan pendant plusieurs décennies a permis à ce pays voisin de l'Égypte d'entrevoir les avancées sociales, technologiques mais aussi économiques du XXIème siècle. Le film « Cotton Queen » raconte l'histoire de Nafisa (Mihad Murtada), une adolescente presque adulte qui travaille dans les champs de coton avec des filles de son âge et va devoir prendre son destin en main. Elle vit au sein d'une famille essentiellement dirigée par des femmes, dont sa grand-mère Al-Sit (Rabha Mohamed Mahmoud), véritable matriarche du village.

Ce premier film de la réalisatrice soudanaise Suzannah Mirghani évoque en parallèle les traditions ancestrales et tout ce que l'époque coloniale britannique a laissé derrière elle, bref ce qui constitue l'héritage des populations du village. Bien que protégée par cette encombrante grand-mère, Nafisa pense à son avenir de femme et a bien envie de vivre sa vie sans se heurter aux lourdes traditions imposées par la famille. Mais l'arrivée dans la région de Nadir (Hassan Kassala), un planteur ayant mis au point une génération de plants de coton génétiquement modifiés destinés à alimenter les entreprises occidentales dont la culture serait plus rentable va contrarier ses projets et la propulser au cœur d'un dilemme impliquant aussi l'avenir du village...

Même si « Cotton Queen » souffre d'une mise en scène ultra-classique, le film a pour atout de nous présenter de très belles scènes traditionnelles soudanaises ainsi que des images superbes de cueillette au milieu des champs de coton. En effet, la palette soigneusement élaborée d'ocres, de blancs et de bleus cristallins correspondant à la terre, aux rangées de coton au premier plan et au ciel au-dessus séduisent particulièrement. Et bien sûr ces scènes tranchent avec la logique agro-industrielle de rentabilité proposée par l'arrivant Nadir, qui constitue une menace pour l'autonomie pour laquelle la grand-mère Al-Sit s'est toujours battue. Mais la réalisatrice évoque aussi dans son film – même si de façon un peu maladroite – le drame de l'excision pourtant interdite légalement, ainsi que plus largement la possibilité pour les femmes de poursuivre des études, à l'instar de Nafisa qui s'essaie à la poésie, s'opposant de fait à sa mère qui voudrait la voir rentrer par intérêt au plus vite dans le rang matrimonial traditionnellement réservé aux femmes soudanaises.

Un film dépaysant qui vaut donc pour la rareté des informations concernant la vie au Soudan, servi de plus par un casting très convaincant bien que non professionnel.

### Le verdict

15/20

2 août 2026  
Michel Amarger

## COTTON QUEEN. DEVENIR FEMME AU SOUDAN

Le cinéma soudanais semble se réinventer depuis la chute de Omar el-Bechir en 2019, défiant les ravages de la guerre déclenchée en 2023. Mais ce sont surtout les cinéastes exilés qui le font vivre comme en atteste Cotton Queen de Suzannah Mirghani, en lice à la Settimana Internazionale della Critica à Venise, en 2025. La réalisatrice, née au Soudan, qui a quitté le pays à son adolescence en suivant ses parents, a aussi la nationalité russe par sa mère, et travaille à l'Université de Georgetown au Qatar.

Elle s'est imposée avec son court-métrage Al-Sit [السيت], 2020, très remarqué, qui paraît comme un pilote réduit du récit de Cotton Queen. Grâce à ses prix dont celui de la Cinéfondation au Festival de Cannes 2022, elle a pu mobiliser des partenaires financiers d'Allemagne, de France, de Palestine et du Soudan pour réaliser son premier long-métrage. Entretemps, elle a signé des films courts tels Virtual Voices, 2021, Kamala Ibrahim Ishag : States of Oneness, 2022, avant de devenir la première réalisatrice soudanaise d'un long-métrage de fiction avec Cotton Queen.



Le récit valorise la relation de trois générations de femmes dont le centre est Nafisa. Jeune paysanne espiègle et insouciante, elle récolte le coton en rigolant avec ses copines. Elle convoite Babiker, un jeune cultivateur de poireaux qui arrange un bateau pour aller sur le Nil. Mais ses parents voudraient la marier avec un garçon riche qui développerait le coton dans les champs. L'arrivée du fils d'un homme d'affaires local, qui promeut une nouvelle variété de coton génétiquement modifiée, fait tourner les têtes.

Il étourdit tout le monde avec ses nouvelles graines qui assurent la récolte en se protégeant des maladies et insectes, et représente un espoir de richesse pour le village. Nafisa lui est promise mais sa grand-mère, Al-Sit, qui veille sur elle et sur la pratique du coton traditionnel, a d'autres vues sur un mariage arrangé. Elle écarte Babiker et propose une autre option à Nafisa. Celle-ci doit choisir sa propre voix avec une fermeté destructrice.

Les péripéties de Nafisa prennent sens dans la situation particulière de la culture du coton traditionnel au Soudan. "Le coton n'est pas seulement une beauté naturelle, il est lié aux forces mondiales de l'industrie et de l'économie", souligne la réalisatrice. Les Britanniques l'ont exploité et promotionné au Soudan dans les années 30, et même instauré un concours pour désigner une jeune femme qui en devient l'ambassadrice et la belle image en promouvant le tissu. "J'ai trouvé cette histoire très intéressante pour construire mon film, qui place les jeunes filles au centre de l'industrie, du colonialisme et du patriarcat", déclare Suzannah Mirghani. "Mon film raconte comment les filles luttent pour se libérer de ces forces à leur manière, à travers différentes générations."

Mais les variétés génétiques transformées comme l' imagine le film, importées de l'étranger au Soudan, plus résistantes, ont déjà remplacé le coton traditionnel. La rivalité entre deux modes de production a engendré des transformations dans la relation des femmes, dévolues à sa cueillette et à son tissage. "Ce conflit autour du coton du village coïncide avec le passage de Nafisa d'une fille à une femme, un moment où de nouvelles restrictions et contraintes apparaissent", confie la réalisatrice. "Mes propres sentiments d'adolescente se reflètent dans Nafisa, car son béguin secret pour un garçon du coin l'inspire à écrire de la poésie et à rêver."

Le scénario se centre ainsi sur l'éveil d'une jeune femme tout en soulignant cette étape franchie jadis par sa grand-mère. "Nous voyons comment Nafisa, comme sa grand-mère Al-Sit à son époque, ont toutes deux tenté de tracer leur propre chemin vers l'indépendance à travers différentes générations", commente Suzannah Mirghani. "Al-Sit a dû survivre à la destruction du colonialisme, et aujourd'hui Nafisa doit faire face aux forces néolibérales qui s'insinuent dans le village." Dans le cours du film, Al-Sit qui paraît protéger sa petite-fille, dévoile son caractère dur pour la faire évoluer. "La matriarche joue très souvent le rôle d'entremetteuse", ajoute la cinéaste qui connaît le pouvoir et le respect attachés aux femmes âgées.

"Ce film met en scène trois générations de femmes soudanaises : les matriarches traditionnelles, qui détiennent le pouvoir au sein du foyer ; les mères matérialistes dont l'objectif principal dans la vie est d'assurer un avenir lucratif à leurs filles ; et les adolescentes, qui rêvent d'amour et s'interrogent sur leur avenir", détaille Suzannah Mirghani. Elle en profite pour interpeller le sens de l'excision, dénoncée dans un spectacle de marionnettes parodique, désormais officiellement interdite mais souvent pratiquée, célébrer la poésie qui motive Nafisa mais aussi aborder les mariages arrangés, en s'engouffrant dans la brèche libérale de l'expression du cinéma des années 2020 au Soudan.

Les conflits exacerbés depuis 2023 n'ont pas permis à Suzannah Mirghani de tourner au pays et elle a choisi de déplacer son plateau en Egypte, au nord d'Assouan où les champs de coton constituent un environnement proche et crédible. Les décors figurant le village soudanais y ont été construits pour le tournage. "La totalité des acteurs et des membres de l'équipe soudanais du film ont actuellement trouvé refuge en Egypte", observe la réalisatrice. "Nous avons eu la chance de travailler avec ces communautés soudanaises au Caire et de construire une nouvelle vision pleine d'espoir du Soudan."

Suzannah Mirghani est secondée par la chef-opératrice reconnue, Frida Marzouk, qui offre une belle qualité d'image. Quant à la musique et aux chansons parfois coquines, elles baignent le film puisque que ce sont "quelques-uns des rares domaines dans lesquels les filles trouvent un exutoire, où elles peuvent composer des paroles qui seraient inacceptables dans tout autre contexte social", précise la réalisatrice. Pourtant l'esthétisme recherché pour magnifier sa fiction et la qualité technique avancée semblent peut-être la rendre trop lisse.

Cotton Queen recèle quelques scènes poétiques et inspirées, une certaine douceur dans le traitement, mais la plupart des situations paraissent attendues et correspondre aux normes internationales du cinéma en vigueur. Au cours du récit, on ne sent pas la tension et la violence qui affectent profondément le Soudan. Ainsi la réalisatrice nous offre un film gracieux mais un peu convenu où la guerre reste hors champ. La conclusion démonstrative à la fin, rompt formellement avec la délicatesse affichée au cours de l'histoire autour du portrait de Nafisa et des femmes soudanaises.

Cotton Queen aurait pu s'émanciper davantage de l'emploi d'une narration et d'images classiques pour mieux nous émouvoir. Il reste une proposition de spectacle intime, tressé avec conviction comme le coton tandis que Suzannah Mirghani affirme : "Ce film n'est qu'un petit exemple d'empathie envers la situation difficile d'une jeune Soudanaise. Nous avons besoin de plus de représentations de femmes, surtout maintenant que le Soudan connaît des transformations dramatiques à l'échelle nationale."

31 juillet 2026  
Evelyne Chetrit

## CRITIQUE FILM COTTON QUEEN RÉALISÉ PAR SUZANNAH MIRGHANI



Il est certain que ce long métrage fait voyager et nous fait découvrir des coutumes que nous sommes loin d'imaginer.

Nafisa est une jolie jeune fille qui habite dans un village au Soudan et ramasse le coton comme le faisait sa grand-mère et de manière ancestrale. Elle est insouciante, fréquente un jeune garçon, a de nombreuses copines et comme dans tout petit village tout se sait très vite et les traditions perdurent. Un jour un homme arrive et décide de cultiver le coton différemment et désire épouser Nafisa. Les choses vont donc changer et cette dernière aussi.

Cotton queen, nom donné par les colons anglais à la plus belle ramasseuse de coton, aborde largement le patriarcat et comment les générations à venir luttent pour s'émanciper. Il parle également de la place des femmes dans cette société soudanaise où chacune a son rôle. La réalisatrice aborde aussi le problème de l'excision. Autant de sujets qui ont encore leur importance de nos jours.

On apprécie les paysages pourtant arides, ces champs de coton et de voir la vie au sein d'un village comme celui-ci. De plus, Suzannah Mirghani mêle habilement rêves et hallucinations.

La musique a une part importante et nous transporte avec une réelle poésie lorsqu'elle est chantée par ses autochtones. On aime l'interprétation de la jeune et belle Mihad Murtada, qui a déjà joué en 2020 dans le court-métrage Al-Sit de cette même réalisatrice. Nafisa a la chance d'avoir une grand-mère qui a toujours évolué avec son temps et qui va la guider vers le bon chemin.

Aussi bien politique, engagé mais prouvant que toute avancée est possible, Cotton Queen met en avant les femmes, qui veulent une existence comme elles le désirent et non pas comme on leur dicte. Un beau premier long métrage pour Suzannah Mirghani.

31 mai 2026

Chris Sam

## Cotton Queen : un conte soudanais de coton, de beauté et d'insoumission

Avec Cotton Queen, Suzannah Mirghani signe un premier long métrage d'une grâce rare: un conte soudanais sensuel, politique et halluciné où l'innocence d'une adolescente se heurte aux traditions, au désir, à l'héritage colonial et au capitalisme le plus brutal.



Les films poussent parfois dans le terreau des destins, des épopées, des souvenirs et parfois de l'Histoire.

Le scénario de Cotton Queen, premier long métrage de Suzannah Mirghani, a émergé de la terre du Soudan. Il s'agit pourtant d'une œuvre qui ne se contente pas de raconter un pays mais qui en fait remonter les fantômes, les parfums, les blessures et les légendes.

Le film se déroule dans un village cotonnier, où Nafisa, quinze ans, grandit sous l'autorité magnétique de sa grand-mère Al-Sit, matriarche respectée et gardienne d'un monde ancien. L'arrivée d'un jeune homme d'affaires venu de l'étranger, porteur d'un projet de développement autour du coton génétiquement modifié, vient rompre l'équilibre fragile de cette communauté.

Nafisa se retrouve alors au centre d'un jeu de forces qui dépasse son âge : la tradition, l'argent, le corps, le territoire, le mariage, la transmission.

Réduire Cotton Queen à son sujet politique serait manquer son vrai mouvement. Le film n'avance pas comme un manifeste. Il avance comme un rêve. Un rêve parfois calme, parfois fiévreux, souvent troué d'images inquiétantes, où le réel se charge de signes. Nafisa ne traverse pas seulement un conflit social, elle traverse un âge de la vie où tout devient symbole. Le coton n'est pas seulement une matière première.

Il est une mémoire.

Une douceur qui a connu la violence.

Une blancheur végétale qui porte en elle l'histoire coloniale.

Une richesse que l'on veut encore arracher aux femmes qui la cultivent.

Dans *Cotton Queen*, la beauté n'est jamais innocente. Elle est une force, une promesse, et parfois une monnaie d'échange. Nafisa est regardée, évaluée, projetée dans un avenir que d'autres voudraient écrire pour elle. Son destin semble pouvoir devenir transaction: transaction familiale, transaction économique, transaction symbolique.

Pourtant, la grâce du film tient à ceci: Nafisa n'est jamais seulement un objet même quand elle paraît prise au piège, quelque chose en elle résiste. Une pensée s'allume. Un refus s'organise. Une puissance se découvre.

La grand-mère Al-Sit, figure centrale et presque mythologique, incarne une autre forme de pouvoir féminin. Son autorité vient d'un passé que le film laisse affleurer avec pudeur. On sent que son corps, sa beauté ancienne, ses cicatrices, ses secrets, ont été les instruments d'une conquête et d'une survie. Chez elle, l'indépendance n'a rien d'abstrait: elle est inscrite dans la peau, dans la possession de la terre, dans la manière de tenir les regards. Al-Sit appartient à ces personnages qui semblent avoir payé chaque parcelle de liberté. Nafisa, elle, hérite non seulement d'un domaine mais d'une question:

Comment devenir libre sans reproduire la violence qui a permis aux femmes d'hier de survivre ?

C'est là que le film devient passionnant. Il ne se contente pas d'opposer modernité et tradition. Le capitalisme qui arrive au village sous les traits d'un entrepreneur poli, rationnel, séduisant, n'est pas une libération évidente. Il promet le progrès mais porte en lui une autre forme d'assujettissement: des graines qui ne germent qu'une fois, une dépendance organisée, une dépossession présentée comme opportunité. Face à lui, la tradition n'est pas idéalisée non plus. Elle protège un ordre mais cet ordre peut blesser les filles, contrôler leurs corps, refermer leur avenir. Mirghani filme donc une double menace : celle du vieux monde quand il se crispe et celle du nouveau quand il avance sous le masque du développement.

La couleur, dans *Cotton Queen*, n'est jamais décorative. Elle semble venir de la terre elle-même : du coton, de l'eau, des peaux, des tissus, de la poussière, de cette lumière soudanaise qui rend chaque plan à la fois concret et légèrement irréel. Le film possède une sensualité visuelle presque hallucinée. Les champs ne sont pas seulement des lieux de travail, ils deviennent des espaces mentaux. Les baignades ne sont pas seulement des moments de repos, elles ouvrent une parenthèse de grâce, de sororité et de trouble.

Quant à la vieille maison aux résonances anglaises, elle semble porter dans ses murs le souvenir d'un monde colonial jamais tout à fait disparu.

On pense parfois à un imaginaire préraphaélite déplacé au Soudan: non pas par imitation visuelle mais par une même tension entre nature, morale, beauté et vertige. Les préraphaélites voulaient réconcilier l'œil, la conscience, la mémoire et le cœur.

Cotton Queen semble poursuivre une ambition voisine mais depuis un autre sol, une autre histoire, une autre blessure. La nature n'y est pas seulement un décor. Elle est un langage. Les corps dans l'eau, les tissus, les regards, les gestes de travail, la présence du coton: tout semble appartenir à un monde où la beauté est encore capable de révéler une vérité morale.

La figure d'Ophélie traverse alors le film comme une ombre possible. Nafisa dans la barque, l'eau qui l'entoure, la folie qui menace, la beauté suspendue entre abandon et révolte. Shakespeare n'est pas cité mais quelque chose de son mythe semble revenir.

Sauf qu'ici, la jeune fille n'est pas seulement condamnée à flotter dans le regard des autres. Elle cherche une rive. Elle cherche une voix. Elle cherche à comprendre quelle part de son destin lui appartient encore.

C'est peut-être la plus grande délicatesse de Cotton Queen: faire sentir que l'émancipation n'est pas un slogan mais un tremblement intime. Nafisa ne devient pas libre d'un seul geste. Elle s'éveille par fragments, par intuitions, par peurs, par visions. La cinéaste construit autour d'elle un conte politique où la domination ne vient pas d'un seul endroit. Elle peut venir des hommes, de la famille, du marché, des traditions mais aussi de formes de pouvoir féminin héritées d'un monde ancien. Cette complexité empêche le film de devenir simpliste. Le pouvoir des femmes n'y est pas pur, il est ambivalent, transmis, parfois dur. Il existe et c'est déjà immense.

Présenté à la Semaine internationale de la critique de Venise, Cotton Queen s'inscrit aussi dans un moment où le cinéma soudanais gagne une visibilité internationale précieuse. Le film a eu sa première mondiale à Venise en 2025 et il est annoncé en sortie française le 1er juillet 2026.

Sa production porte elle-même les traces de l'histoire récente: le tournage, initialement lié au Soudan, a dû être déplacé en Égypte en raison de la guerre civile soudanaise. Cette donnée donne au film une émotion supplémentaire: ce Soudan filmé est déjà, en partie, un Soudan rêvé, déplacé, recréé, sauvé par le cinéma.

Cotton Queen est un film de passage: passage de l'enfance à la conscience, du mythe à l'histoire, de la soumission apparente à la puissance intérieure.

Un film doux et féroce. Un rêve solaire et inquiet où une jeune fille soudanaise, face aux hommes, aux ancêtres, aux marchands et aux fantômes, apprend à ne plus appartenir à personne.

10 juillet 2026

Matthias Turcaud



## COTTON QUEEN, UN FARDEAU PLUTÔT QU'UN CADEAU ?

Ce film très dense, délicat et singulier à la fois brosse un magnifique portrait de jeune fille déterminée à écrire à la fois des poèmes et la trajectoire de sa vie.

Récemment des films soudanais de très belle qualité nous étaient parvenus, avec *Tu mourras à vingt ans* d'Amjad Abu Amlala et *Talking about Trees* de Suhaib Gasmelbari. À son tour, Suzannah Mirghani contribue elle aussi à la vitalité actuelle du cinéma soudanais.



*Cotton Queen* mérite vraiment une belle exposition médiatique et une curiosité du public, tout d'abord en raison d'un scénario très solide et ambitieux. Le film relève du documentaire, et se révèle fort instructif à cet égard. Il rend ainsi compte de l'importance de la culture du coton au Soudan, liée à un passé douloureux. Mirghana montre cependant aussi que cette culture est concrètement menacée par l'importation massive de variétés de coton génétiquement modifiées, importées de l'étranger, et perçues comme "magiques".

*Cotton Queen* ne saurait cependant se réduire à un documentaire sur le coton dans un village soudanais. C'est aussi et surtout le portrait fort réussi d'une jeune fille joyeuse et attachante, qui aspire au bonheur et à la liberté, mais se retrouve sans cesse contrainte et résignée à rentrer dans le rang, inféodée à un système très exigeant et obtus. Le film parle beaucoup de ce combat-là, et fait réfléchir à la possibilité d'écrire un présent lumineux malgré un passé sombre.

Même si Cotton Queen ne dure qu'une heure et demi, on comprend un peu ce que le coton implique, et comment la culture du coton s'accompagne de plusieurs injonctions non négociables vis-à-vis des jeunes filles, censées rester pures - comme du coton - et ne pas se baigner dans la rivière, car il ne s'y baigneraient que des "mauvaises filles". Il est question aussi à un moment d'excision - par le biais d'un spectacle de marionnettes destiné à un très jeune public -, et le mariage forcé ou arrangé est encore monnaie courante, on le comprend.

Le scénario s'avère particulièrement bien dosé et équilibré - les scènes lourdes d'enjeux ou exhumant un passé ténébreux alternant avec des séquences bien plus légères, voire des respirations comiques ou poétiques fort appréciables. Le début de romance très pudique et tendre entre Nafisa et Babiker apporte une vraie grâce. Quant à lui, le recours à l'onirisme octroie également une dimension supplémentaire, assez envoûtante et magique, qui, là aussi, procure un oxygène bienvenu. L'on retrouve également un savant dosage entre silences et scènes dialoguées avec répliques bien ciselées. "Le chemin vers le cœur d'un homme passe par son estomac" martèle la mère de Nafisa à sa fille, lorsque cette dernière rétorque "Le chemin vers le cœur d'un homme passe par son cœur".

La poésie aussi est très présente, autant avec les poèmes de Nafisa - "L'amour c'est comme l'école / Ses couloirs sont immenses / Je suis perdue" - que de Babiker qui va se prêter à l'exercice pour plaire à la jeune fille - "Tu es un poisson pris dans un filet / Je suis un poisson pris à l'hameçon / Ils essaieront de nous manger / Tu voleras / Je nagerai". Ces poèmes parlent précisément de ce besoin d'émancipation, cette folle envie de se libérer de tous les carcans.

Évidemment, pour donner de la force à ce portrait, il fallait trouver une actrice, un visage, et, clairement, l'éblouissante Mihad Murtada constitue un autre argument de poids pour découvrir ce très beau premier film. À l'évidence, elle convenait parfaitement à ce personnage et le rend particulièrement attachant. On ne peut que gager et espérer que c'est un visage qu'on retrouvera. Mihad Murtada met bien en valeur les différentes facettes de son personnage : elle est joyeuse, sentimentale, écrit de la poésie ; mais elle n'hésite pas aussi à s'opposer à ce qui lui semble injuste ou arbitraire. C'est une vraie femme forte et inspirante. Il faut cependant souligner que l'ensemble du casting est très convaincant, et notamment aussi l'inoubliable Rabha Mohamed Mahmoud dans le rôle de la grand-mère Al-Sit sur laquelle circulent beaucoup d'histoires - comme quoi elle aurait héroïquement résisté contre les colons britanniques et qu'elle en aurait empoisonné cent avec son propre sang...

Enfin, sur le plan visuel, Cotton Queen équivaut à un ravissement de tous les instants. Les plans sont aussi lumineux que magnifiques et ressemblent bien souvent à des tableaux. Il faut saluer le travail de Frida Marzouk, directrice de la photographie franco-tunisienne à qui l'on devait déjà la belle image de Promis le ciel d'Erige Sehiri. Sur le plan sonore, on entend de belles musiques soudanaises, par exemple le chant entonné au début, assez malicieux et espiègle, et traduisant déjà un furieux désir de liberté. La musique originale est imputable à Amine Bouhafa, compositeur, franco-tunisien également, de grand talent, à qui l'on devait déjà les bandes-son de Timbuktu d'Abderrahmane Sissako et La Belle et la Meute de Kaouther Ben Hania.

En bref ce film, chaleureusement accueilli au festival de Venise, mérite vraiment le détour. À noter qu'il a été tourné en Égypte et non au Soudan

5 août 2026  
Philippe Hugot

## [CRITIQUE] « COTTON QUEEN » : SOUDAIN, MON PAYS SOUDAN SE RÉVEILLE...



Le film Cotton Queen, réalisé par Suzannah Mirghani, est à voir en salles ce 5 août 2026.

Premier long-métrage de Suzannah Mirghani, Cotton Queen nous plonge au cœur d'un village cotonnier du Soudan. On y suit Nafisa, une adolescente en pleine émancipation, façonnée par les récits anti-colonialistes de sa grand-mère Al-Sit, une matriarche indomptable.

Nafisa est une jeune Soudanaise ordinaire, placée dans une situation extraordinaire. Le film interroge avec finesse les séquelles du passé colonial et les nouvelles formes d'exploitation, tout en célébrant la force d'une jeunesse africaine qui se bat pour son avenir, défiant les structures patriarcales et coloniales pour sauver sa communauté et affirmer sa propre liberté.

Même si la trame, qui épouse les codes du récit d'émancipation demeure in fine assez convenu, le film aborde avec délicatesse des questions sensibles telles que l'excision en les ancrant fermement dans le quotidien, à travers l'expérience personnelle et en partie magique de Nafisa.

Ainsi, le film s'instaure aussi comme le premier film soudanais, malgré sa coproduction internationale, à dénoncer les mariages arrangés et l'excision, tout cela sans quitter la beauté de la nature qui fascine la jeune Nafisa.

Ce film met joliment en lumière la manière dont les filles soudanaises doivent composer avec toutes les formes d'autorité, qu'elles soient patriarcales ou matriarcales, du spectre du colonialisme à l'autoritarisme familial, en passant par les exigences du capitalisme contemporain. Cotton Queen, qui recèle quelques scènes poétiques et inspirées, une certaine douceur dans le traitement, est au bout du compte un beau portrait de femme, dans un pays le Soudan, dont la situation politique catastrophique empêche de nous donner aussi souvent qu'on voudrait des nouvelles.

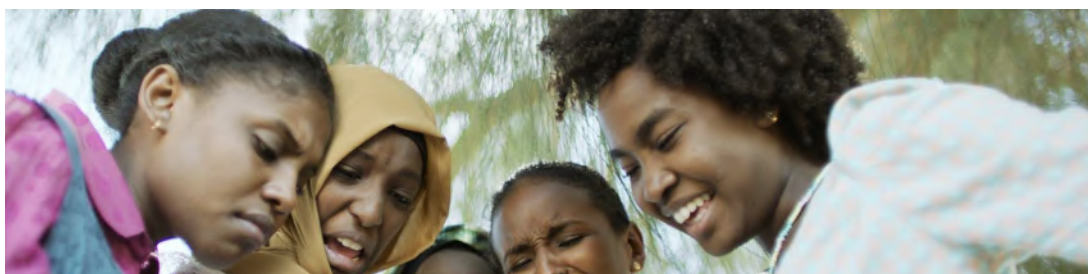


## TRAVELLINGUE

4 août 2026

*François Cardinali*

### ESCLAVE DU COTON



***C OTTON QUEEN*, DE SUZANNAH MIRGHANI**

**SCORE : 4 /5**

Le film raconte comment un simple champ de coton devient essentiel pour l'avenir d'un village et contraint surtout une jeune fille, Nafisa, à se lever face aux traditions et à se battre pour défendre les maigres droits de la femme. Avec, en filigrane, l'idée de la beauté d'un champ de coton, une image qui avait marqué la réalisatrice durant son enfance. « C'est une image qui m'est restée longtemps en mémoire : un décor naturel mais magique, presque mystique, orné de volutes blanches flottant dans les airs. J'ai essayé de donner au personnage principal, Nafisa, le même sentiment d'émerveillement face à son environnement. En réalité, bien sûr, le coton n'est pas seulement une beauté naturelle, il est lié aux forces mondiales de l'industrie et de l'économie. »

Empruntant son titre à un concours lancé dans les années 1930, un événement publicitaire pour promouvoir l'industrie coloniale britannique – au départ situé en Angleterre, il a été importé dans ses colonies – ce drame montre bien comment les jeunes femmes se rebellent contre une tradition visant à les soumettre aux enjeux du pouvoir et aux enjeux économiques. Il décrit bien aussi comment les femmes sont au cœur de l'exploitation et de la récolte épuisante du coton. Et derrière la vie en apparence insouciance menée par Nafisa et de ses amies se cache une réalité très dure. Cette insouciance ne peut avoir qu'un temps, comme le souligne avec force la matriarche du clan qui détient le pouvoir ou encore sa mère, guidée par un matérialisme profond.

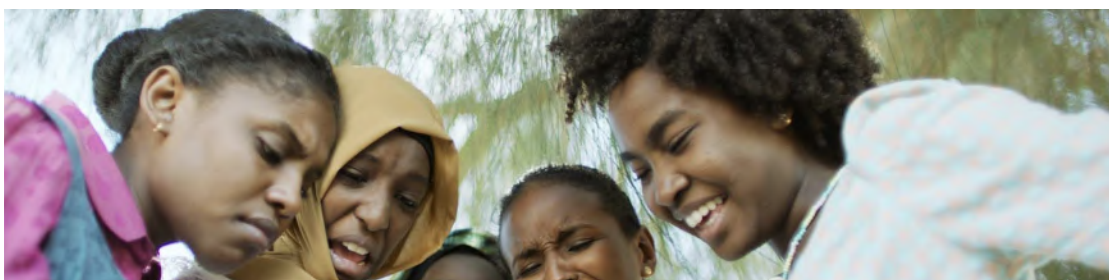
À travers le personnage de Nafisa – jouée avec finesse par Mihad Murtaga, rayonnante et volontaire – ce drame aborde de façon subtile des thèmes aussi différents que le colonialisme, l'autoritarisme familial ou l'excision, abordée ici avec une grande délicatesse.

Sur le plan de la mise en scène, Suzannah Mirghani sait suivre ses personnages au cœur de paysages naturels magnifiques, mais, à cause de la guerre embrassant son pays, elle a dû reconstruire le Soudan dans la banlieue du Caire. Et elle fait enfin une utilisation très fine de la musique, qui symbolise bien, avec les chansons, un exutoire dans la vie quotidienne pour ces jeunes femmes, dont la vie est en permanence sous contrôle.

3 août 2026

Stéphane Loison

## « COTTON QUEEN » : PORTRAITS DE FEMMES



Il ne faut surtout pas se priver de ce film, de ce qu'il raconte et surtout aider que le cinéma soudanais puisse exister ! Le Soudan en proie à la guerre civile depuis 2023 était représenté à la Semaine de la critique du Festival de Venise 2025. Cotton Queen est le premier long-métrage de Suzannah Mirghani après plusieurs courts dont certains ont été récompensés. C'est un film sur des portraits de femmes, celui de Nafisa une jeune ouvrière agricole en quête de son futur, de jeunes ouvrières dans les champs de coton sans OGM qui mettent à mal les traditions avec le sourire, d'une grand-mère, the Queen, dont le passé pas très clair du temps de la colonisation anglaise qui résiste à une nouvelle forme de colonialisme, celle des grandes entreprises productrices d'OGM. Mr Tajini, le riche entrepreneur cherche à faire commerce avec elle et trouver une compagne. La forme du film est intéressante, ponctuée par des visions en noir et blanc de Nafisa. Tout cela est dramatiquement beau pour représenter ce qu'endurent toutes ses femmes et qui gardent quand même le sourire face à la pression moderne du monde extérieur. Il ne faut surtout pas se priver de rencontrer cette Cotton Queen !

1er août 2026

Bernard Gendreau

## Cinéma COTON QUEEN. Portrait sensible de Nafisa, jeune soudanaise en quête d'émancipation

**Note 3,5/5.** Nafisa travaille dans les champs de coton. dans son village l'autorité, la tradition sont incarnés par sa grand-mère toute puissante, sorte de marabout. Nafisa ne doit se baigner, ne pas prendre de bateau, et il lui faudrait bientôt accepter le mari que sa grand-mère lui destine. Mais une certaine modernité est là, représentée par le smartphone. A la recherche d'émancipation, Nafisa résiste au conformisme, à la tradition, comme elle a su petite empêcher son excision.

Suzannah Mirghani réalise un film sensible, plein de lumière, de couleurs, et empreint de poésie mélancolique par les apparitions furtives d'un ange aux ailes noires.

